

Ode à Marème Siga D.

Par Emma

Pardonnez l'impudence de celle-ci, déesse,
A côté de vous bien rachitique poétesse,
Tant le charisme abat à jamais la prestance
De quiconque en votre périmètre s'avance.
Excusez mon pompeux langage qui de surcroît,
Je le sais vous déplaît, mais voici quelque ouvrage
Que je fis à votre usage de même à votre image
Bambin de ma frénésie, Galatée, mon émoi.

De votre front bélier, mortel d'assaut, vous,
Tenaillez de votre corps, brutale, sans tabou,
De vos traits des pléiades qui me plongent dans la panade,
Me faisant votre obligée, quelle bousculade !
La myrte éternelle vous assure cette place
Au paradis duquel vous diriez « Foutaises ».
Parque de l'histoire, sujet de tant de thèses,
Assaillie de vos cinglantes saillies mi-glace.

Fîtes-vous figure absente à la réalité,
Ne manquant ni de chair ni de consistance, de votre matérialité
Déjà me fusse éprise dès la page trente,
Ondine, intimidante, à l'évidence dissidente.
Rien d'amoureux je vous prie, seul le glissement
De la plume sur votre âme pour former l'écrit,
Car vous êtes la substance qui fait défaut à ma vie,
Le galbe si palpable de votre flegme qui ne ment.

Mystique détentrice de tous les secrets,
Mythique inventrice de la vérité,
Abreuve mes vibrisses de la plus pure révélation,
Afin que jamais plus je ne prenne la vie à reculons.
Vous qui savez tout, omnisciente binoculaire,
Prophétesse, Pythie ni de Dieu ni de Diable, sans race
Voluptueuse et cruelle, vigoureuse et vorace
Méduse aux multiples vies filéaires.

-Magicienne tu savais, tu n'as rien dit
Maintenant je suis accrochée à ta voix
Que je n'ai jamais entendue
À tes inflexions qui n'ont jamais résonné
Dans mon encéphalique cavité
À ta manière de parler, à nu
Sans même t'avoir côtoyée, le goût
De tes paroles que j'ingurgitais en ostie-

J'admire l'apanage de votre hérésie de courage,
La subsistance dans le charbon entre les âges,
À votre magnifiante expérience quoi de plus dense ?
Colonnes de savoir, au mausolée l'ignorance !
Don d'animer comme un scénographe
Faire vivre ceux qui errent dans les limbes,
Faire entendre et sublimer comme les nimbes,
Leurs voix de stentor droit sorties du cénotaphe.

Fille d'un tout puissant marabout,
Affiliée à l'aïeul qui fit entre temps et cosmos le flou
Emancipée, célèbre pour d'autres faits que d'être orpheline,
Syncrétisme concluant, où périt l'allure poupine.
Cousine d'un brouillard mortuaire,
Soulevant plus de morgues que d'académies
Noircissant nombre de femmes, veuves aigries,
Davantage que de feuillets au succès planétaire.

Ce panégyrique, réelle dédicace, apothéose !
Qui pourrait le brusque ne pas percevoir ?
Ton lyrisme palpitant, ô fabuleux miroir,
À qui vient t'y mirer ne jamais se repose !

17 AOÛT 1982

Par Joséphine et Antigone

A Mamoune qui a fait vivre pendant près de 110 ans la Sablière.

*

A mon père Thanh Hai, un jour peut-être j'écirai ton histoire.

RETOUR AU PAYS

Jeune, j'ai quitté ma maison,
vieillard j'y reviens.
Mon accent est le même
mais mes tempes sont grises...
Mes enfants me regardent sans me reconnaître
Et demandent en souriant
« D'où vient l'étranger ? »

Ho Chechang

(Traduction Patricia Guillermaz)

Mercredi 12 janvier 2022

Lyon

Bonjour Monsieur Nguyễn,

Je ne sais trop comment commencer ce mail. Cela fait déjà plusieurs mois que je pense à vous écrire, je n'osais pas me lancer. Me voici enfin assise dans le grand fauteuil de la véranda, le soleil me chauffe les pieds, mais je m'égare pardon. Je peux peut-être me présenter afin que vous compreniez mieux qui je suis. Je m'appelle Julia Chemille, j'ai 48 ans, (bientôt 49). Je suis la petite-fille de Jacques d'Anjou. Ce nom vous évoque-t-il des souvenirs ? Je l'espère...

J'ai grandi dans la région lyonnaise, dans le château de mon grand-père, le château de la Sablière. Vous devez certainement vous demander pourquoi je vous écris. Je ne suis moi-même pas certaine de le savoir, je crois que j'avais besoin de me remémorer ces événements de l'été 1982, ou était-ce 1983 ?

C'était un été très chaud ! J'étais assise dans la véranda, je bouquinais tranquillement. Grand-père était parti depuis une bonne heure à présent, je crois qu'il était allé faire des courses. Et en cette belle journée d'août vous êtes arrivés. On m'avait informé de votre venue: "Tu sais ils ne parleront pas français mais ils auront ton âge. Il faudra que tu sois très gentille avec eux, que tu leur souris. Ils seront fatigués mais seront contents si tu souris. Tu seras gentille Julia ? Dis moi, tu joueras avec eux ?"

Je crois que j'ai été gentille, du moins, je l'espère. Je vous ai beaucoup souri aussi. Vous aurez sûrement pris peur : une jeune fille, à peine 10 ans, des trous dans les dents, un sourire, plus large que la bouche, dessiné sur les lèvres au feutre indélébile. Je parlais peu mais je souriais. Ah ça oui je souriais ! Grand-père ne pourra pas me reprocher cela. J'étais heureuse d'avoir de la compagnie.

J'espère ne pas vous ennuyer avec ce mail mais c'est que je suis comme une enfant de vous savoir le lire. Cela remonte à si longtemps et il me semble que c'était hier. En espérant une réponse de votre part, je vous laisse. J'ai repris la lecture d'un livre de cet été 1982, *Le labyrinthe de l'inhumain*.

A très vite je l'espère,

Julia

Paris, le 20 mars 2022

Très chère Madame Chemille,
Ou peut-être puis-je vous appeler Julia ?

Pardonnez cette réponse tardive. Votre mail était tout à fait inattendu et m'a rappelé de nombreux moments passés dans le château de votre grand-père. Il y a bien longtemps que je ne me suis pas plongé dans ces souvenirs. Peut-être ma mémoire me joue-t-elle des tours ? Mais il me semble que ces événements remontent à une trentaine d'années.

Pour tout vous dire, votre visage m'échappe, bien que celui de votre grand-père m'apparaisse comme au premier jour. Mais je me souviens de vous, de votre prénom, de cette jeune fille, à peine plus âgée que moi. Elle était assise sous la véranda du château - peut-être est-ce la même sous laquelle vous m'écrivez... - le jour où nous arrivâmes à la Sablière. Alors que la vieille 4L de l'UNICEF nous déposait dans la cour du domaine, à l'ombre des vieux platanes, elle avait levé les yeux de son livre, un ouvrage à la couverture cornée et jaunie à force d'être passé de mains en mains - des mois plus tard, je le tins moi aussi dans les miennes, avec une pensée pour cette jeune fille fascinée par ce *Labyrinthe de l'inhumain*. En y repensant, je me demande si elle ne nous prit pas pour des inhumains. Lorsque nous échangeâmes un regard, notre petit groupe fut effrayé par cette petite française, à la peau ivoire, toute vêtue de blanc. Mais si nous, nous fûmes surpris, qu'en était-il pour elle ? Trois gamins, d'une dizaine d'années, maigres, la peau brûlée par le soleil et asséchée par le sel de l'océan... Que pouvait-elle donc bien en penser ?

Je m'égare quelque peu, mais je n'épiloguerai pas plus. J'oubliais seulement ce pourquoi je vous écris : je vous remercie pour cette photo, prise à notre arrivée, en ce 17 août 1982. Il y a bien longtemps que tous les clichés de cette époque ont été perdus. Et il y a bien longtemps que j'aurais dû renouer avec mon passé.

Ecrivez-moi si le cœur vous en dit, je serai ravi de dialoguer avec vous, avec les souvenirs de cette époque qui nous lie.

Bien à vous,

Sinh

Mardi 3 avril 2022
Marseille

Bonjour Sinh,

Je me permets de vous appeler Sinh, j'ai toujours trouvé ce prénom magnifique. Je voudrais d'abord vous remercier pour votre mail, il a égayé ma semaine. Je dois ensuite vous avouer que je n'ai pas été complètement sincère dans mon premier mail. Je vous avais initialement écrit pour vous annoncer la mort de mon grand-père, Jacques d'Anjou, mais je n'ai finalement pas eu le cœur de vous le dire. Il n'a pas souffert, c'est tout ce que nous a dit le médecin. Il est mort de vieillesse, dans son sommeil. Une belle mort pour un bel et grand homme.

Nous n'avons que peu parlé de l'été où vous êtes arrivés, avec grand-père. Il était toujours très ému quand quelqu'un évoquait le sujet. Un jour pourtant, il s'est assis à mes côtés : "Tu t'en souviens Julia ? Tu étais jeune, eux aussi et pourtant ils semblaient avoir déjà tellement vécu. Plus que nous tous. Mais ils n'avaient pas peur, il ne faut pas avoir peur, sinon on ne vit plus." Pendant les trois heures qui ont suivi nous nous sommes remémoré votre venue, nous avons tout deux été particulièrement marqués par la détermination dans vos yeux. Vous aviez une soif immense de savoir, d'aventures, de rencontres. Je n'ai pas le souvenir de jeunes garçons effrayés, pourtant qu'est-ce que vous deviez l'être.

Je me suis toujours demandé ce que vous étiez devenus. Êtes-vous retournés au Viet Nam ou avez-vous construit votre vie en France ? Avez-vous témoigné ou préférez-vous garder le silence ? Les *boat-people* c'est comme cela que l'on vous nomme. Nombreux sont les témoignages du drame que vous avez vécu et nombreux sont ceux que j'ai lus.

Je vous inonde de questions, pardonnez-moi. C'est que je suis particulièrement intéressée par ces événements et que j'aimerais en apprendre plus.

Au plaisir de vous lire à nouveau.
A bientôt,

Julia

Grenoble, le 17 avril 2022

Très chère Julia,

C'est avec le cœur lourd et empreint de tristesse que j'ai lu votre dernier mail. Je ne vous présenterai pas de sincères condoléances. J'ai toujours haï cela. Les gens se perdent sans cesse dans leurs lamentations peu sincères pour des personnes qu'ils croyaient ou disaient connaître mais dont ils ignoraient même le prénom. Non, je me refuse à cette mascarade. J'espère que vous ne m'en tiendrez pas rigueur. J'ai une autre vision de la mort : pour moi, l'on ne disparaît de la Terre qu'une fois que les derniers vivants qui se souvenaient de nous s'éteignent. Peut-être le savez-vous déjà, mais il est dans notre tradition d'honorer nos ancêtres dans notre foyer pour qu'ils demeurent éternels. Ainsi, vous me voyez peiné de la disparition de votre grand-père, et je n'ose imaginer votre douleur, mais peut-être vous apporterai-je une consolation en vous affirmant qu'il demeurera toujours dans votre cœur.

Oublions provisoirement notre tristesse et repensons aux moments bienheureux partagés avec ce grand homme que fut Jacques d'Anjou. Je vais répondre aux multiples interrogations que vous m'adressiez dans votre dernier mail, mais avant cela, il me paraît important de souligner, bien que vous le sachiez d'ores et déjà, le rôle que votre grand-père joua dans ma vie, dans nos vies, comme un dernier hommage. Grâce à lui, nous pûmes construire notre futur, ou plutôt reconstruire notre futur. Grâce à lui, je rencontrai un couple qui devint ma nouvelle famille. Grâce à lui, je me rendis à l'école. Grâce à lui, je suis donc devenu en partie qui je suis aujourd'hui.

Pour en revenir à vos interrogations, je suis resté en France depuis cet été 1982. Pourtant, je peux vous assurer qu'à l'origine, cela paraissait plus que compromis. Laissez-moi vous raconter une petite anecdote. C'était quelques semaines après notre arrivée. Passée la première surprise de la découverte du froid, je m'étais quelque peu habitué à ce pays nouveau qu'était la France. Je me souviens d'un soir au château, nous étions aux côtés de votre grand-père dans le salon - il me semble que vous n'étiez pas là -, la télévision diffusait les nouvelles du jour lorsque le drapeau soviétique apparut à l'écran pour annoncer la mort de Brejnev. En ce 11 novembre 1982, je pris peur soudainement, tout comme mes deux compagnons : étions-nous en réalité dans un régime communiste alors que je fuyais justement cela ? Bien vite, votre grand-père s'aperçut de notre effroi et comprit pourquoi notre sang s'était glacé. Il lui fallut deux bonnes heures pour nous calmer bien que nous restâmes méfiants dans les jours qui suivirent.

Cela vous semble sûrement risible, et avec le recul, je raconte cela avec un léger sourire. Mais à l'époque, le communisme était ma bête noire. J'en arrive donc aux raisons de mon départ. Une nuit, je devais avoir six ans environ, je fus forcé de partir de chez moi et de fuir chez ma grand-mère. C'est ici que débuta mon périple. Mon père était un fervent opposant au régime, il m'aurait été impossible de faire de bonnes études dans ce pays contrôlé par le parti. En l'espace de quelque temps - peut-être un ou deux ans -, l'on décida de mon départ pour la France. Je vous épargne le récit d'une traversée morcelée, des temps vécus dans les camps de réfugiés en Malaisie et les rencontres que l'on peut faire en mer. Toujours est-il que je finis par arriver, à l'âge de dix ans, à la Sablière, en France, pays qui devint mon pays d'adoption.

Cela répond donc à l'une de vos questions : je suis resté en France après mon séjour

auprès de Jacques d'Anjou. J'ai aujourd'hui construit ma vie ici et j'y ai bâti ma famille. Il m'est arrivé de retourner au pays pour revoir ma mère et le reste de ma famille mais cela n'eut lieu qu'à quelques reprises. J'y étais d'ailleurs il y a quelques années avec ma fille et ma compagne. Mais vous savez, lorsque l'on part très jeunes, les attaches à notre pays s'effacent avec le temps. Les souvenirs demeurent mais la langue et la culture disparaissent peu à peu de nos habitudes. Beaucoup d'entre nous ont témoigné : des romans, des autobiographies, il y en a eu un grand nombre. Chacun ajoute sa pierre à l'édifice pour construire notre histoire d'un exil, l'histoire de notre exil. Seule la littérature peut permettre cela. Réunir nos voix singulières en un chœur multiple. Personnellement, je ne me suis jamais plongé dans ce travail. D'ailleurs, vous êtes l'une des rares personnes à qui je parle de mon passé. N'est-ce-pas ironique ? Je vous connais à peine, et pourtant je vous écris quelques bribes de mon histoire. Peut-être est-ce grâce à cette année 1982 qui nous lie, je ne sais pas. Quoiqu'il en soit, ma fille a ce projet de raconter son histoire familiale, donc la mienne, de l'écrire en un roman. J'ignore si cette démarche aboutira mais peut-être nous trouvons-nous à la racine d'un nouveau témoignage ? Seul le temps nous le dira.

J'ai beaucoup parlé aujourd'hui. Mais je m'aperçois que je ne sais encore rien de vous. J'ignore si vous êtes toujours dans la région lyonnaise mais que diriez-vous d'une rencontre autour d'un café ?

Avec toute mon amitié,

Sinh

Dimanche 1er mai
Quelque part entre Marseille et Lyon

Cher Sinh,

Merci pour ce dernier mail. J'aime à penser qu'une part de mon grand-père est finalement toujours à mes côtés. Il aurait été heureux de nous savoir en contact et touché d'apprendre qu'il a pu jouer un rôle important dans votre vie. Après votre départ, il ouvrit un centre d'accueil pour les réfugiés au château. Votre histoire l'avait bouleversé. Elle a eu un impact fort dans ma vie également. Et de lire aujourd'hui vos mails me rappellent cette période et me font réaliser beaucoup de choses, notamment avec la situation actuelle.

Il y a de cela quelques jours, j'ai animé des activités pour de jeunes enfants ukrainiens qui, depuis leur fuite du pays, vivent sur un bateau amarré dans le port de Marseille. Les plus jeunes ne réalisent pas forcément ce qui leur arrive mais les plus âgés, eux, comprennent parfaitement. Ils sont dans un pays dont ils ne connaissent rien, pas même la langue. Ils ont quitté leurs parents, leur école, leurs amis, en bref ils ont dû abandonner toute leur vie. En lisant votre témoignage, je prend conscience que, dans 30 ans, ces jeunes seront des adultes, ils auront probablement construit leur vie en France. Qui sait s'ils auront eu l'occasion de retourner en Ukraine, de retrouver leur famille, ne serait-ce que de les revoir quelques instants.

Vous aviez dix ans en arrivant en France, aujourd'hui vous avez construit toute votre vie ici, une famille, des amis, un travail. A dix ans, on découvre la vie mais surtout on commence à construire de vraies relations autour de nous. De savoir tous ces enfants abandonnés par leurs parents, contre leur gré, me fend le cœur.

A dix ans, tu construis des souvenirs, tu sais ce que tu as mangé la veille au soir, tu te souviens du prénom de ta maîtresse de quand tu avais sept ans, tu gardes dans un placard le doudou qui t'accompagnait partout mais tu commences à être grand et tu veux que les gens autour de toi le sache, donc tu le ranges, pas trop loin quand même. Quand ton enfant à dix ans, tu te dis "ouf plus que huit ans avant la majorité", tu ris et puis tu pleures un peu aussi parce que tu le réentends dire ses premiers mots, tu le revois faire ses premiers pas. Quand ton enfant à dix ans, tu te revois à dix ans, "ah que le temps passe vite". Tu imagines la vie qu'il aura, lui qui grandira à tes côtés.

Comment explique-t-on à un enfant que "ces gentilles personnes sont tes nouveaux parents" ?

Pardonnez-moi je commence à m'emporter. Merci d'avoir accepté de rouvrir une porte de votre passé pour me raconter un bout de votre histoire. Je suis heureuse de savoir que votre enfant souhaite témoigner pour vous. Les témoignages, c'est tout ce qu'il restera de notre passage sur Terre, les seules traces qui témoigneront de notre présence. Enfin... Je ris de l'absurdité de l'Homme : "Témoignez c'est important, pour ne pas reproduire les mêmes erreurs, pour ne pas oublier !". En l'espace d'un siècle, c'est trois génocides qui ont été reconnus comme tel par l'ONU. En cent ans, c'est donc environ 9 millions de morts.

On ne réécrit pas l'Histoire aujourd'hui mais pourquoi pas autour d'un café ! J'accepte avec joie votre proposition. J'ai hâte d'en apprendre plus sur vous et votre famille, et évidemment de vous parler de la mienne.

A très bientôt et avec toute mon amitié,

Julia

CORRESPONDANCE

Par Louisa

23 février

Cela fait des mois. Il faut que je prenne le risque. Hier, un groupe a été de nouveau embarqué. Je n'étais pas là. J'ignore qui c'était. J'ai peur que ce soit toi. Cela fait des mois que tu es parti. À chaque convoi, je prie pour ne voir ton nom nulle part écrit. Réponds moi je t'en prie. Rassure-moi. Je t'aime.

A

27 février

J'ignore si tu as reçu ma lettre. Je n'ai plus peur pour ma vie, seulement pour la tienne. Donne moi signe de vie. Je t'attends.

A

1er mars

Je suis près de toi. Pardonne moi de t'avoir fait frayeur. Beaucoup de choses se sont passées. Nous serons peut-être bientôt réunis.

B

11 mars

Je ne peux plus me restreindre. L'envie de te voir est maintenant trop forte. Je n'aurais pas dû t'envoyer de lettres. J'ai bien peur de ne plus pouvoir m'en empêcher à présent. Tu me manques. J'ai envie d'être à tes côtés. La vie est dure ici. Beaucoup de gens disparaissent. Nous ne posons pas de questions. Ma voisine est partie comme tous les jours, mais cette fois-ci elle n'est pas revenue. J'ignore pourquoi. Il vaut mieux que je ne le sache pas car cela pourrait me faire du tort. C'est ce que tu me dirais. Mais j'ai le sentiment que chacun de nous peut disparaître sans raison. La peur est partout derrière des visages neutres ou même des sourires. Ils sont tous faux. Enfin je crois. Les familles sont séparées dans les convois à présent. On entend leurs cris de détresse dans toute la ville. Je suis soulagée que tu ne sois pas parmi eux. Dis moi que tu vas bien. Je meurs de sentir ton absence. Je veux venir auprès de toi. C'est drôle comme l'on peut s'oublier quand on aime. Car il n'y a plus que toi qui importe dans mon esprit. Ma vie est résumée à la même série d'événements, encore et encore. Chaque jour je me lève à la même heure et répète les mêmes actions jusqu'au soir où je m'endors. Il n'y a que toi qui me fait m'évader. L'amour qu'on porte à un individu absent est similaire à la torture. Mais lorsque la vie elle-même est une torture, cela se transforme en une forme d'espoir, de joie, d'échappatoire. Quoi de plus important que l'espoir à présent. Ils nous ont tout pris, et ils tentent de prendre les dernières choses qui nous restent. L'espoir est leur principal ennemi. Ce ne sont pas des hommes qu'ils craignent, ceux-ci sont mortels comme nous tous. Mais c'est ce qui ne s'éteint pas et se transmet comme une traînée de poudre. Merci de me faire garder espoir. Cela me fait vivre. Car sans cela je suis vide de toutes parts. C'est ce qu'ils veulent. Je refuse de leur donner raison. C'est la seule manière de lutter à présent. Dis-moi-en plus sur toi, je ne peux faire autrement que de te demander. J'espère que nous serons bientôt réunis.

A

17 mars

Toi dans ma pensée est ce qui m'a fait tenir pendant des semaines et des mois. Tu as tort.

L'amour ne donne pas d'espoir, c'est une folie à laquelle on s'accroche et qui nous donne un feu intérieur dangereux car s'il nous réchauffe, il nous consume également. Tu as toujours eu un esprit idéaliste. Ce n'est pas l'espoir qui dirige le Monde, cela fait longtemps que tous l'ont perdu à jamais. Ce n'est qu'une illusion que l'on raconte aux plus jeunes avant qu'ils ne se confrontent à la réalité pure. Les gens, eux, n'en ont rien à faire des cris des victimes. L'autorité ne les dérange pas. Ils sont heureux car ils ont de quoi être heureux. Le sort des autres ne change pas les leurs. Toi, tu n'es pas comme les Hommes. Tu n'as pas la même âme que nous tous. Tu as toujours cru en l'Homme, j'ignore ce qui te pousse à y croire. Tu paries sur un arbre aux racines pourries. La vie n'a pas été plus agréable de ce côté. Et les choses ne se sont pas passées comme nous le pensions. Le danger est partout, même à l'extérieur. J'essaie de trouver un moyen de te faire passer, j'ai bonne foi que cela arrivera bientôt. Je vois les convois qui traversent les campagnes. On pourrait croire qu'ils transportent des ravitaillements. Finalement, c'est ce que nous devenons tous. Nous ne sommes que des carburants, des combustibles qu'ils utilisent à leur guise. J'admire ton courage car malgré tout, tu restes aussi forte que tu l'as toujours été. Je n'en suis pas capable. Les minutes sont longues. Le peu de liberté que j'ai semble encore pire qu'une cage. Je ne suis pas sûr d'y arriver. J'ai besoin de temps mais je ne l'ai pas, j'ai beaucoup à penser. Les contrôles sont fréquents mais pour l'instant nous parvenons à y échapper. J'ignore pour combien de temps encore. Ne te mets pas en danger inutilement, ils finiront par découvrir cette correspondance si elle devient trop fréquente. Ils y parviennent toujours. Prends soin de toi à ma place, je t'en prie. Je t'aime

B

24 avril

Les patrouilles se sont amplifiées. J'ai trouvé quelqu'un qui a accepté de faire passer ma lettre de l'autre côté. Il faut que je te prévienne. Il prévoit de grandes rafles dès le début de juin. Cache-toi, je t'en prie. Chaque mot qui me parvient de toi me fait vivre. Cela me transporte dans un autre lieu où toi et moi sommes toujours ensemble. Tu as toujours été très pragmatique. Tu sembles tout savoir avec certitude. Cela m'a toujours ôté les mots de la bouche. Tu ne le fais pas avec prétention. Juste, tu sais. La vie t'a sans doute trop marqué. Ne prends pas mes mots tels qu'ils sont. L'espoir que je ressens est éphémère. Parfois il s'efface entièrement, parfois il est aussi fort que la roche. Je ne sais ce que nous réserve l'avenir mais je prie pour qu'il te sauve au moins. Tu as trop souffert pour que cela perdure. Je ne sais pas si je pourrais t'écrire de nouveau alors souviens toi de mes paroles. Continue à te battre silencieusement, dans ton esprit. N'abandonne pas. Je suis toujours près de toi. J'aimerais te sentir près de moi et te réchauffer par mon amour. Tu as juste besoin de temps. Tu l'auras. Je t'aime.

A

17 juin

S'il te plaît, réponds moi. Je prends beaucoup de risques en t'écrivant de nouveau mais je ne peux faire autrement. Dis moi que tout va bien. Je prie chaque jour pour recevoir un mot de ta part. Rassure-moi. Je ne vis plus sans toi. Peut être es tu toujours caché. Comment puis-je le savoir. Je t'en prie, si tu reçois cette lettre, dis moi que tout va bien.

A

26 juin

Chaque jour sans tes nouvelles est une torture. La réalité n'a plus d'importance à présent. J'ai besoin de savoir que tu es là.

A

7 septembre

Tu avais raison comme toujours. Nous ne sommes plus que des combustibles pour leur haine. Ils détruisent tout et nous les aidons par notre désespoir. Ils s'en nourrissent. Ils font tout pour nous diviser et nous rappeler nos amours passés face à notre solitude présente. Il n'y a plus rien à présent. Plus rien à faire. Plus rien à espérer. Je t'aime mon amour. J'espère que tu n'as pas souffert. J'ai l'impression que les cris qui proviennent des convois sont de moins en moins forts. Je m'interroge. Sont-ils en train de s'habituer eux aussi à disparaître ? Ou bien je m'y habitue. Ou peut-être que cela m'est égal à présent. Ils font ce qu'ils veulent de nous. Il n'y a plus rien à faire. J'ai vu un homme sourire quand il a vu un couple dans un convoi se tenir la main. Je ne sais pas si c'est parce qu'ils se tenaient la main ou parce qu'ils étaient dans un convoi. Je ne le saurai jamais. Ça m'est égal. Quand on enlève le cœur à une personne, elle n'a plus guère à donner si ce n'est sa chair comme combustible. Je t'aimerai à jamais.

A

Dans la légèreté de l'ivresse

Par Mathilde

Dans la légèreté de l'ivresse, il semble que tout flotte et perde consistance, s'étiole et se love finalement dans l'oubli. Les mains moites et poisseuses, les lèvres douces-amères, les regards abrutis de plaisir et de bêtise se fondent dans un même néant. La réalité s'échappe, coule, fuit de partout, pendant que les corps ainsi caressés, bercés par l'obscurité rassurante s'y livrent complaisamment.

Lassée et triste la plupart du temps, je finissais toujours par retrouver la familière sensation de réconfort et m'engouffrais dans l'abysse promise avec un empressement terrifiant. Parfois, lorsque je passais dans la rue devant une vitre, et que j'y apercevais mon terrible reflet, à peine rhabillée après m'être soulagée comme un chien derrière une voiture, j'étais prise d'une honte absolue à nous voir ainsi, moi et ma bouteille, l'air débraillé et proprement vidées. Je me promettais alors comiquement d'arrêter, la bouche pâteuse. Je trouvais ça trop doux cependant, mes nuits d'ivresse, même lorsque les baisers se faisaient méchants à force de vouloir se perdre dans ma bouche, même lorsque j'en ressortais toute meurtrie, toute bleuie, c'était doux. Parce qu'au réveil, l'angoisse lancinante, visqueuse, remontait dans ma gorge comme de la bile. Une nouvelle journée me tendait ses bras nouveaux et sales, et comme j'avais envie de lui arracher ses bras à la réalité, pour la torturer un peu et qu'elle arrête de m'étreindre comme ça. Qu'elle m'étouffe pour de vrai, à la fin, qu'elle me ronge, me dévore, me déchiquette, qu'elle fasse preuve d'un peu d'imagination et de nouveauté, la minable tortionnaire ! J'en avais, moi, des tas et des tas de souffrances potentielles à m'infliger, tout plein d'idées de tortures tout à fait violentes et sanguinolentes, mais bien plus sympathiques que la boue grisâtre dans laquelle j'avais l'impression de me débattre. Le pire était peut-être que, dans mes grands fantasmes de pseudo-auteure, je pensais pouvoir parvenir à la semer, à la tordre un brin, à la rendre supportable si ce n'est agréable (belle, peut-être?). Naïveté de mes débuts... L'infâme réalité, dégoûtante, suintante de vie crasse m'écrasait parce que je lui devais tout. Il fallait m'en goinfrer, de ce pain maussade.

Afin d'accomplir ce que je croyais être ma mission sur terre (quoi d'autre sinon?), je me gavais donc du train-train quotidien. C'était le métro bondé, puant, pour aller au travail et en revenir, c'était le travail lui-même, pour bouffer et boire, et puis la sociabilité forcée, les gens, tous les mêmes, trop heureux ou pas assez. Je les observais, les épiais, me triturant les méninges pour en ressortir des personnages intéressants, au moins des traits de caractère un peu originaux, mais rien, jamais rien. Ils étaient tous trop plats, trop réels, trop engoncés dans leur petite vie et leurs habitudes, l'un avait des enfants, l'autre pas, une autre encore adorait son travail, mais sa collègue, ô misère, lui cassait les pieds... Dans l'ensemble tout un chacun se contentait de l'étroitesse d'une vie ennuyeuse, et moi-aussi, ma vie était ennuyeuse.

J'essayais, avec une ténacité exemplaire je dois dire, de le vaincre, l'ennui, afin de trouver un peu de bonheur et de distraction quelque part, et me créais pour cela des histoires d'amour romanesques et fantasques avec l'homme ou la femme du moment, et lorsque leur langue amourachée se mêlait à la mienne, je me persuadais de quelque chose de beau, de quelque chose de bon et de différent. Mais, à vrai dire, je n'éprouvais jamais que de la répulsion pour les jeux salivaires. Et puis, quand nous passions du temps ensemble, j'avais l'impression de patauger dans ce même gris que je voyais partout, et agacée par la monotonie désespérante

de nos échanges, j'y coupais le plus souvent court, assez brutalement d'ailleurs. Même pendant l'amour, je ne profitais en rien et ne songeais qu'à saisir la substance littéraire du moment, pressant les corps désireux contre moi pour absorber un peu plus de leur parfum, qui, lui, m'emmenait dans le paradis des ailleurs, déçue de la fièvre maladroite et de toute l'agitation superflue qui animaient mes partenaires du naturel que je voulais absolument fuir. Au travers d'eux, muses en devenir, bientôt figées dans ma mémoire tout autrement qu'elles n'avaient été, je pourchassais l'inspiration, peut-être l'orgasme, un trop plein analogue à celui que les grands avaient dû ressentir, je ne sais pas. J'échouais chaque fois lamentablement, puisque je ne parvenais ni à vivre la jouissance physique que j'espérais, ni à en tirer l'inspiration dont j'avais tant besoin, dans un entre-deux fantomatique et douloureux. Trop palpables et trop fuyants aussi, qu'ils étaient, ces êtres insatisfaisants.

Une nuit, en sortant d'une de mes séances d'exercice à l'amour (ou de style, cela se confondait bizarrement), je fus prise d'un dégoût atroce face à mon impuissance à être là, avec les autres, au moment où on l'exigeait de ma personne. Mes partenaires me rassuraient toujours assez gentiment, presque avec pitié, quant à mes moments d'absence et mon incapacité à profiter concrètement des plaisirs du corps. Mais cette soirée-là, la jolie jeune femme qui m'avait entraînée chez elle après quelques oeillades de ma part, m'avait soufflé entre deux baisers qu'elle avait l'impression de baiser un cadavre, que mes regards mourants sur son corps rosi par l'envie créaient un étrange, mais lubrique, contraste. La froide analyse que je faisais de ses mouvements au dessus de mon corps inerte voilait mes yeux et mon visage entier d'une noirceur morbide, et apparemment tout cela l'excitait puisqu'elle me regardait la contempler, et s'efforçait d'offrir à ma soif d'images des postures artificielles qu'elle ne gardait qu'un temps, comme pour un photographe. Tout était factice, truqué, j'en avais une conscience aigüe mais jamais une femme ne m'avait parue plus belle ou plus désirable, et tandis qu'elle se tordait ainsi pour moi, toute aguicheuse, je me masturbais frénétiquement, en fantasmant sur la scène que j'écrirai plus tard grâce à elle. J'avais joué avec une autre pour la première fois de ma vie. Ou plutôt, face à une autre, à côté d'une autre, égoïstement, littérairement si l'on veut.

Je ressassai le moment avec honte et amertume dans les rues glacées de janvier, l'air un peu hagard, et comme pour me punir de mon voyeurisme monstrueux, je réprimai avec violence le début d'excitation qui se propageait pernicieusement le long de mon corps. Il était tard, j'avais horriblement froid, mal aux jambes, mal au cœur et une irrépressible envie de vomir. Les rares passants se hâtaient, effrayés par les lumières grelottantes et blafardes. Ils disparaissaient à peine aperçus, tandis que j'aurais aimé pouvoir les aborder, les toucher, retrouver un peu de mon humanité entre leurs bras chauds. Je souris tristement à la pensée que je n'aurais rien ressenti du tout et que j'aurais probablement fui, mal à l'aise, et continuai ma route jusqu'au magasin le plus proche. J'étais en pleurs pendant que je payais ma nouvelle bouteille, déjà soulagé pourtant à l'idée que, bientôt, ce serait fini.

Déchéance

Par Théo

Lorsque la serrure fut pénétrée par la clé, la clé tournée par ma main, ma main posée sur la poignée, la poignée baissée, la porte ouverte, j'entrai dans mon abattement. Il venait de s'éclairer, je le vis entièrement.

En fermant la porte de la maison d'édition, en m'en éloignant, puis plus tard dans le métro et dans le hall de l'immeuble, mon esprit avait été opaque. Les lampadaires scintillaient, les phares des voitures scintillaient, les néons du métro scintillaient, mais aucune lumière ne perçait. Rien n'avait éclairé ma peine. Elle demeurait dans l'ombre de la stupeur, stupeur apparue à la vue des titres — un romancier était accusé de plagiat —, stupeur revenue à la lettre de mon éditeur — on me convoquait, j'étais le dit romancier —, stupeur accrue à ses mots — mon roman ne serait plus édité, ni mis en vente. Je n'avais eu aucune réaction. Il m'avait annoncé sa décision, j'avais hoché la tête sans sortir un mot, il m'avait fait déchirer le contrat, et j'étais sorti calmement sans protester. Mon visage était froid, mais aucun poing n'était fermé, aucun sourcil relevé, aucun muscle contracté. Ces annonces, certes terribles, avaient l'air de me laisser assez indifférent, comme si la sentence ne changeait rien. Aucun abattement, aucune douleur, je ne souffrais pas, je ne ressentais rien. Alors, je traversais la ville sans même songer à cela, sans même songer à rien ; j'avançais avec cette pensée toute inerte et ce corps juste en mouvement. J'étais arrivé bien vite au bas de l'escalier qui me ferait monter chez moi. Mais au moment où j'avais posé mon pied sur la première marche, où mon corps fut élevé par la poussée de ma jambe, je compris. J'allais être abattu. Tout allait devenir insoutenable là-haut, mais dans le même temps, mon corps avait semblé se précipiter, comme s'il en avait assez de cacher ma douleur, qu'il avait voulu me laisser seul avec elle, chez moi. Il était pressé de se délivrer de moi, moi j'étais terrifié de me retrouver seul. Et il me poussait malgré moi, à monter toujours, et il me poussait malgré moi à enfilez les marches et les étages, et il m'avait poussé enfin devant ma porte.

Alors, j'entrai dans mon abattement. Quitter le pallier fut le dernier acte de ma stupeur, désormais il n'y avait plus de surprise, plus d'indifférence. Je vis d'abord, tout ce qu'elle m'avait caché, je compris. J'étais devenu en quelques jours, un minable, un tricheur, alors que j'étais il y a quelques mois, le prodige, le génie, la critique me saluait, on m'aimait, on était fier de moi. Maintenant, on me haïssait et on me haïrait, personne ne voudrait me lire et personne ne me lirait plus. Autrefois, au collège, au lycée, à la faculté, je rêvais à ce futur romanesque, à cette réussite certaine, je voulais renverser le roman, révolutionner la littérature, passer après Balzac, Proust, Céline, et les dépasser. J'avais la formule, l'équation qui résoudrait le problème insoluble du roman, j'avais la formule, l'équation qui m'assurerait du génie de la création. Tout ce qu'il me restait à faire, c'était écrire. J'avais écrit, raturé, corrigé, réécrit, et en deux semaines seulement, j'avais réussi à surmonter l'épreuve du roman. J'étais venu à bout de ce lion qui avait terrassé tant d'écrivains. Après un tel succès stylo à la main, j'avais affronté les éditeurs, un premier avait refusé le manuscrit — il ne comprenait rien à la littérature —, le second avait accepté — il m'avait compris. Certain de ma réussite, tout ce que je craignais c'était les lecteurs. Comprendraient-ils ? Verraient-ils tout le génie ? Ce fut un succès, le public me comprit, la critique me couronna. Ce devait être le premier roman d'une œuvre ambitieuse, c'était *mon* premier roman. Ce serait mon *dernier*. Quelques jours suffirent pour détruire mon œuvre, pour détruire la seule chose qui m'importait. Je n'avais rien de plus précieux que ce roman, et on allait le détruire sans que je ne puisse répondre. Mon œuvre, ma formule, mon roman, tout était perdu à cause d'un foutu article, à cause d'un foutu journaliste qui m'accusait d'avoir copié des passages entiers, qui

m'accusait d'avoir triché dans le jeu de la création, comme si on pouvait tricher à ce jeu-là. Que connaissait-il, lui, de la littérature ? Il ne voyait même pas que ces passages étaient de simples feuilles dans une immense forêt. Moi, les feuilles ne m'intéressent pas, c'est la forêt que je veux saisir, une forêt toute noire qui se dresse et engloutit le lecteur. Mais ce qui préoccupe les journalistes, les critiques, les éditeurs, ce sont les trois feuilles venues d'une autre forêt, sous la force du vent. Comment ne comprenaient-ils pas cela ? N'avaient-ils jamais lu ? Moi, j'avais compris la littérature, j'en étais certain. Eux n'étaient que des ignares, qui avaient voulu détruire mon œuvre, en m'accusant d'avoir triché. L'éditeur pensait que j'avais trahi notre contrat, que j'avais trahi les lecteurs, que j'avais trahi la littérature, mais en vérité, en vérité il pensait que j'avais tout gâché, que j'aurais pu lui rapporter bien plus. Lui ne connaissait pas la littérature, lui connaissait les chiffres, lui ne pouvait pas savoir si je l'avais trahie, moi. Je ne l'avais jamais trahie, elle.

Mais voilà, tout ce qu'ils pensaient pouvait être faux, pourtant je n'avais plus rien, pourtant je n'étais plus rien. Que me restait-il ? De l'encre, une plume, une feuille, ce peu ne suffirait pas, parce qu'écrire maintenant c'était vain. Longtemps, j'avais craint d'être médiocre, je refusais d'être *un* auteur, un de ceux qui avait défié le roman mais qui, contrairement aux *grands*, eux qui avaient triomphé, qui étaient sortis héroïquement de ce combat, vigoureux, drapés d'une peau de bête, avaient été vaincus, les mains écrasées par les pattes, le cœur déchiré par les griffes, le crâne ouvert par les crocs de cet impitoyable lion. J'avais cru naïvement — oui, c'est bien naïf de croire cela — vaincre la bête, la dépecer, voir au loin les médiocres, ceux qui avaient eu l'ambition de vaincre sans en avoir les armes, et je me retrouvais vaincu, dépecé, parmi les médiocres, sans ambition et sans arme. Alors, *je me pris à pleurer, et ma gloire à venir, et ma gloire passée.*

Mon roman perdu, mon œuvre perdue, ma vie perdue.

Ecrire ?

Par Manon

Ecrire ? Mais écrire quoi ? Demandez-moi de vous écrire la vie et je vous conterai la mort. Je ne suis personne, qu'une anonyme qui suis les rythmes aléatoires de sa plume. Je n'étais pas la première, je ne serai pas la dernière. Et j'aimais ça.

Je ne voyais que mon ombre qui filait encore et encore, à taper des mots qui n'avaient de sens que pour ceux qui voulait les entendre. Parfois je ne les comprenais pas, et parfois je ne les approuvais pas. Je les suivais, voilà tout, car ils étaient une évidence. L'encre coulait comme le sang faisait battre mes veines, et un monde nouveau naissait sous mes yeux. Je voulais juste suivre mon rêve à mesure qu'il s'écrivait. Lui, tueur de réalité.

Je pensais que je pouvais voler, voir le monde et le comprendre. Mais j'ai découvert que je ne le pourrais jamais. A la place, j'avais des mots, des idées qui elles avaient le pouvoir de m'offrir un monde pour m'évader. Voilà ce que j'étais : ma propre machine à rêver. Et c'était beau.

Mais les livres sont arrivés, avec leurs univers qui s'imposent comme des évidences, et j'ai commencé à les comparer aux miens. Il fallait que tout soit plus beau, plus parfait, plus abstrait avec tous ces mots étrangers. Et je me suis perdue, au milieu des mots familiers devenus fades, et des autres qui m'agressent.

Souvent, une question revient et mon souffle me manque. Mon cœur tambourine dans ma poitrine, et fait trembler mon corps. J'essaye de me calmer mais l'angoisse m'étouffe de plus belle. Mon cœur se noie, gémissant dans des clapotis d'agonie.

Pourquoi est-ce que je n'arrive pas à écrire aussi bien ?

Cette question, avant étrangère, m'agresse sans cesse.

Mais parfois, quand je suis seule, sous la lumière fébrile des bougies dans mon appartement, les questions s'effacent et tout redevient possible. J'ai l'impression d'écrire à nouveau comme une évidence. Oui, dans la nuit tout s'efface, les lampadaires se brisent et explosent. Les folies sortent de leur caverne. Les fantasmes ôtent leurs masques et dansent avec elles. Le soleil est couché, le monde est leur à nouveau. Derrière les volets, les enfants observent ce ballet mystérieux, loin de leurs parents. Eux qui ne connaissent pas ces questions.

Au milieu des danseurs, je n'ai jamais peur de me perdre. Je ne veux plus jamais me trouver, moi et ce avec cœur sous-marin. Je ne vis que pour découvrir ce monde.

Je lève les yeux vers la voûte céleste. Imagination ! Je te vois t'étendre dans le ciel, laisse-moi t'attraper et me blottir sous les draps que tu étends. Laisse-moi oublier la pluie qui tambourine sur le rythme de mon cœur, mes joues rougies, le goût âpre de la défaite. Ici, les juges du passé ne peuvent m'atteindre. Ici, c'est moi seule qui vit, sans autres questions que toi. Et je veux à jamais dormir sous tes draps.

Comme à son habitude, une idée folle se glisse jusqu'à moi et m'enlace. Je veux peindre ce moment avec des mots, je veux qu'ils le voient tous. Mes doigts s'agitent, les fils tremblent et

attrapent les mots. Ils se déposent sur le papier avec douceur. Mais les mots s'essoufflent et retombent. Mes yeux s'écarquillent. Les questions reviennent.

Pourquoi n'est-ce pas aussi beau ?

Je sens l'eau monter, encore et encore. A chaque mot posé, des danseurs disparaissent et d'autres remettent leurs masques. J'ai l'impression de déchirer le monde.

J'ai envie de pleurer. Je n'y arrive pas. Je ne sais manier les mots qu'avec l'aide de la maladresse. Ce que je ressens, ce que je vois n'a pas de mots. Le silence sonne plus, et pourtant je dois écrire.

Alors les fils se tendent, et je continue inlassablement de poser les mots sur le papier. Mais à force d'être agités par le désespoir, ils se cassent, et chaque mot glisse, coule entre mes doigts pour s'écraser sur la page blanche. Le sang bleuté fleurit et emporte tout.

Pourquoi y arrivent-ils, eux, à si bien écrire ?

Autour de ce monde qui s'efface à chaque mot, je joins mes mains et les serre dans une ultime prière. Faites-moi croire que le poids des questions n'existe pas, faites-moi croire que je suis comme eux, un monstre qui vide la substance des mots, un être composé de papier, que chaque mot détruit et recompose. Coulez-moi dans l'encre s'il le faut.

Je dois écrire. Encore plus haut, encore plus beau, vers cette imagination qui s'étend au-dessus de moi. Comme ceux qui se sont hissés et ont touché les étoiles. Je vogue dans cet océan où les mots s'entassent jusqu'à devenir bleu. Plus rien n'a de sens, les mots m'écrasent jusqu'à devenir incompréhensibles. Je veux tous les dire mais aucun ne sort. Un s'échappe, cent autres fanent en moi. Les chemins s'effacent, et maintenant, écrire me donne le goût âpre de la défaite.

Une voix familière serpente et m'enserme. L'angoisse me murmure au creux de l'oreille que rien ne sera jamais assez. Que ce monde, jamais je ne pourrais l'immortaliser comme eux. Je n'accoucherais que d'une pâle copie qui se perdra à jamais dans mes pensées, jusqu'à s'effriter dans les rouages du temps.

S'il vous plaît, laissez-moi seule dans la nuit. Taisez-vous, taisez-vous. Laissez-moi regretter demain, autour des feuilles tachées que je déchirerai plus tard. Et si je ne peux pas écrire, faites-moi croire que je le peux.

Mais il est déjà trop tard, le soleil chasse la nuit. Mes yeux piquent. Tout est si rapide. Le monde que j'avais créé s'échappe et la réalité reprend ses formes.

Je suis enchaînée par l'horreur. Autour de moi les mots sont au sol, comme de vieux bibelots oubliés, le sable s'éparpille et l'encre a taché le sol. Plus rien n'est comme avant, comme avant ces œuvres tueuses, celles qui s'imposent comme règles dans mon imagination.

Plus j'ai écrit pour les autres, plus mon plaisir s'est évaporé. Plus j'ai lu ces livres, plus j'ai commencé à scarifier mon écriture et mes univers. Plus j'écris, plus je me compare. Et plus mon univers perd de ses couleurs. Je n'écris plus que pour les mots, plus que pour la perfection, et je déteste ça.

Le soleil a chassé les folies, elles sont rentrées dans leurs cavernes de pierre, les fantômes ont remis leur masque et ce monde s'efface. Et me voici, aveuglée par la lumière, trébuchant sur les feuilles.

Je reste la tête baissée. Je ne veux pas voir le regard de ces œuvres bibles dont le poids m'écrase. Eux qui ont su trouver les mots. Eux qui sont les petits princes sur les étoiles de l'imagination, moi, je les observe et je rêve sans plus y croire.

Mais ce poids qui m'écrase et m'enchaîne avec ses questions, ce ne sont pas eux qui me l'ont mis. Ils ont créé les chaînes, mais c'est moi qui me les suis mises. Dans le miroir, je vois deux yeux rougis, usés par la nuit qui me regardent et j'ai soudainement envie de rire. Les ombres qui dansent sur les murs gloussent. Je me regarde.

Pourquoi ai-je l'impression de ne jamais trouver les mots ? Peut-être parce que je veux que tous les comprennent. Je veux être comme eux, et je me tue.

L'envie de réussir m'étouffe, et l'enfant que je suis meurt un peu plus, laissant le vaste ciel de l'imagination sans rêveur pour l'atteindre. Je veux l'explorer par les mêmes chemins qu'eux, délaissant mon avion de carton. Je suis plus qu'un colon, prédateur de succès. Mais l'enfant que j'étais, lui, ne connaissait pas cela. Il écrivait car il aimait cela. Il écrivait car c'était beau.

J'espère ne pas l'avoir tué.

Je devais avoir cinq ou six ans

Par Thomas

Je devais avoir cinq ou six ans, c'était à Caričin Grad, le site byzantin où fouillent mes parents, dans le Sud de la Serbie, près du Kosovo. Le ciel y est parfaitement dégagé en été, la nuit est bleue et la lune y trace le contour des arbres, des vestiges romains, des citernes, des baraques ; j'aimais me promener à la nuit tombée avec ma nourrice, Marina, qui me tenait par la main et me montrait les éclairs de chaleur qui éclataient au nord, vers Belgrade. A chaque fois que le ciel était déchiré au loin et que l'acropole s'illuminait brutalement, je serrais un peu plus fort sa main, et elle riait, me tirait vers elle en disant quelques mots dans cette langue slave que je ne comprenais pas bien. Sur la grande table de chêne où les archéologues se réunissent après la journée de fouille, Ivan, Vujadin, Aleksander, mes parents et d'autres adultes jouaient au tarot en buvant de la *rakija*. J'étais un peu leur favori, le petit Français qui courait autour de la table pour regarder les cartes de chaque joueur sans rien comprendre aux règles du jeu. Ils me montraient chaque atout, chaque habillé comme si j'étais un adepte du tarot, une référence, me demandaient quel coup jouer au prochain tour, tout cela avec un grand sérieux et une voix grave ; je savais bien que je les amusais, mais les joueurs assis au bout de la table souriaient vers moi sans moquerie, ils étaient sans doute attendris, et je tirais une certaine fierté de cette attention bienveillante. J'avais peur des éclats de rire d'Ivan quand j'étais tout petit, mais je m'étais alors déjà habitué à ces irruptions soudaines qui participaient de cette atmosphère de famille où je me sentais depuis longtemps à ma place, au chaud, en sécurité dans l'odeur de tabac et de prune, à la lumière des petites bougies entre les verres et les cendriers, bougies qui étaient autant de petits falots rassurants les soirs de brouillard, quand je n'osais pas me promener sur l'acropole.

Il devait être assez tard, onze heures environ, et il fallait bientôt que j'aie me coucher dans une des baraques faites de bois et de tôle à côté de la grande table. Ils avaient tous joué, ri, discuté pendant des heures, et il y eut un moment de silence joyeux qui semblait achever cette soirée tout naturellement. Vujadin le rompit en parlant à Ivan d'une voix basse, entre deux gorgées ; Ivan ne répondit pas et tira sur sa cigarette d'un air que je ne compris pas vraiment. J'avais juste saisi un mot qu'il avait prononcé lourdement, en atténuant sa voix. Je m'approchai donc à pas feutrés de mon père pour qu'il me le traduise, comme il avait l'habitude de le faire. « Papa, ça veut dire quoi *pam* ? » demandai-je doucement, pour ne pas déranger les joueurs qui avaient cessé d'abattre les cartes sur la table. Je vis que ma question le mettait dans l'embarras, il tira une bouffée sur sa pipe sans me regarder, comme s'il ne m'avait pas bien entendu. Je n'osai pas insister. Il répondit pourtant au bout de quelques secondes : « Ça veut dire *la guerre*. » Cette fois-ci, je compris que l'atmosphère avait tourné ; on ne me jetait plus de regards amusés et attendris comme quelques minutes plus tôt, tous les adultes avaient pris une mine pensive et détourné le regard vers l'ombre de la plaine, les reliefs de l'acropole ou le feuillage des arbres. Je n'avais plus l'impression d'être en sécurité au milieu des rires et des accolades, un froid était tombé, on entendait seulement les criquets faisant toujours le même bruit dans l'herbe, qui se mêlait à la lente respiration des fumeurs. Il m'expliqua simplement les raisons du conflit, la déclaration d'indépendance des Albanais du Kosovo, derrière cette grande montagne du Radan, et l'entrée en guerre des Américains suivis par les Français. « Quand on a fait la guerre comme Djordje, Ivan, Riša, on en parle souvent, tu comprends ? » Ma mère s'était mise à sangloter, personne d'autre ne parlait autour de la table. Ce que me disait mon père avait parcouru son chemin dans mon esprit, et avec cela un sentiment de remords, de culpabilité terrible. J'avais le sentiment d'être brutalement devenu un étranger assis à cette table, je n'avais plus ma place ici. Mon pays, son armée, ses soldats auraient lâché des bombes sur ces gens ? Mais au nom de quoi ? J'étais,

moi, pris en compte dans cette liste de criminels qui viennent attaquer un pays, comme « les Boches » dont parlait mon grand-père avec un tremblement dans la voix ? Je peux dire avec certitude que c'est la première fois de ma vie que je me suis senti honteux d'être Français.

Comme je ne savais pas comment rattraper cette faute qui m'était au fond assez obscure, et que le silence, entrecoupé des sanglots de ma mère, m'était insupportable, je courus dans ma chambre et me mis à pleurer sur mon lit. Marina, ma nourrice, entra, me prit sur ses genoux et se mit à fredonner une berceuse pour me consoler, les *Coquelicots rouges*, un chant des Partisans titistes. Un enfant y demande à sa mère pourquoi le pré devant chez eux est rempli de fleurs rouges. Elle lui répond que la guerre a dévasté ce pré, et que si ses fleurs sont si rouges, c'est parce que beaucoup de sang y a coulé.

C'est la première nuit blanche dont je me souviens. Je me suis durant toute cette nuit posé une *question*, peut-être la première question philosophique que je me sois posée : comment ces gens avaient-ils pu, en si peu de temps, nous pardonner, à nous Français, alors que nous avons bombardé leur pays ? Le principe même de *pardon*, pour des événements qui m'avaient paru si graves et sinistres quand j'avais senti l'atmosphère de mélancolie et de douleur autour de la table, m'était incompréhensible. J'ai, bien plus tard, beaucoup discuté avec Ivan et Vujadin des bombardements de 1999, des bombes qui retentissaient à Belgrade durant la nuit, qui faisaient trembler les immeubles et exploser les vitres, empêchant leurs filles âgées de quelques mois de dormir ; des bombes qui étaient tombées sur les autoroutes et avaient forcé les gens du peuple à emprunter les petits chemins de campagne pour se réfugier chez leurs vieux parents, sorte d'étrange retour à la guerre civile ; des bombes qui avaient mis le feu aux énormes réserves de pétrole de Niš, soufflé tout le quartier de l'aéroport, et soulevé un vaste nuage noir et épais... Ils m'en ont toujours parlé avec difficulté, avec ce regard qui part dans le vide et ne permet plus de voir devant soi, avec ce ralentissement de la voix qui trahit l'estomac serré, le sang monté aux tempes. Les Serbes ne nous ont pas pardonné inconsciemment, comme nous pardonnons sans vraiment le faire, quand le temps finit par avoir raison de la rancœur et qu'elle tombe dans l'oubli, a fini de s'écouler de la mémoire des hommes sans faire de bruit, comme nous avons pardonné aux Allemands quand il n'y eut plus d'ancien soldat dans chaque famille pour, comme mon grand-père, rappeler les blessures de la guerre à la nouvelle génération. Ils nous ont pardonné spontanément, avec une tranquillité inconcevable pour un Français, bien que leurs blessures de guerre soient encore là, visibles, bien réelles. Le pardon accordé par les paysans serbes, je pouvais à la rigueur me l'expliquer par leur foi orthodoxe, leurs convictions religieuses. En revanche, le pardon de ces deux intellectuels de Belgrade, dont les parents étaient dans le maquis avec les Partisans durant la Seconde Guerre Mondiale, je ne peux pas me l'expliquer par ce beau mais brumeux devoir chrétien dont nous avons perdu le sens.

L'ivresse passe de main en main

Par Alice

L'ivresse passe de main en main, la fumée de bouche en bouche.

Je les regarde comme un tableau vivant, ces autres qui sont pourtant les mêmes que moi. Les corps se meuvent dans une danse ralentie au rythme des vapeurs. La braise, activée par les souffles réguliers, éclaire la pièce tandis que l'obscurité extérieure s'infiltré au gré des variations nocturnes. Les éclats de voix s'écrasent les uns contre les autres et les mégots s'entassent dans le cendrier de la table basse. Dans un dernier soupir, les vallons de cendres expirent leur parfum floral.

Affalé sur le sofa face à l'unique fenêtre du studio, je soutiens le regard insistant de l'immeuble avoisinant. Deux carrés enflammés sur l'imposante silhouette noire définissent les cadres de nouvelles œuvres théâtrales. La caricature humaine se poursuit. Des pantins, agglutinés autour d'une table couverte de bouteilles entamées, jouissent de leur hypocrisie sociale. Ils lancent des mots doux dans des oreilles éprises de flatteries et de larges sourires traversent les visages de bout en bout. Derrière cette grimace, ils se toisent jalousement. Et les schémas narratifs sont les mêmes. Se croyant unique, la scène se répète d'immeuble en immeuble et des gestes analogues sont joués.

Pris dans cette mise en abyme incessante, je m'oublie. Spectateur de vies qui ne m'appartiennent pas, l'envie d'être acteur se meurt. Je me joins alors passivement à la danse, prends place dans le cercle pérenne et envoie valser la raison. Le maître d'orchestre agite inlassablement sa baguette et tous se soumettent au rythme autoritaire. Les corps voltigent en quinconce et leur harmonie ne laisse place à la déviance, au hasard impromptu. Tous se conforment à la cadence continue, ils s'emboitent le pas et battent le parquet. Ils déambulent sur scène les membres engourdis, marionnettes brinquebalantes. Alors les ficelles invisibles lacèrent les poignées et creusent la chair rosée. La mélodie de la danse macabre régit la vie.

Le destin humain est acerbe. Car c'est cela qui nous martèle, cette fatalité accablante dans laquelle nous sommes plongés.

Les corps mollement assis autour du mien sont pris dans les serres du destin mais leur esprit s'en échappe par le transport des effluves. Ce n'est peut-être que cela de se sentir vivre ; ne plus se sentir sous l'influence d'une force transcendante, ou du moins, ne plus être conscient de cette infériorité. Apprécier l'insertion du hasard dans nos mouvements et faire vaciller la ronde globale.

Comment vivre autrement lorsque l'on se sait réduit à une trajectoire unique ? Comment donner du sens au présent si l'on sait son futur déjà écrit dans l'opuscule de sa vie ?

Alors chaque soir, dans tel appartement ou tel autre, les bouteilles passent de main en main, sans égard pour le flacon tant que l'ivresse est atteinte. Chacun tente de défier son propre destin par la menace des substances. Il ne s'agit alors pas de savourer la simple désinhibition, mais de s'attaquer à la vie elle-même, de risquer sa propre conservation et goûter à la fragilité

de la puissance transcendante. Son pouvoir s'évanouit dans les hallucinations, le destin devient illusion.

Mais un hasard n'est jamais qu'un destin qu'on ignore.

Notre fougue s'anéantit et l'élan dissident s'évapore par la fenêtre, similaire à toute autre. Les bouffées toxiques sont un leurre dans notre propre quête de pouvoir. Jusque sous l'emprise d'artifices, nous demeurons les disciples de l'inconnu.

Mon seul pouvoir provient donc des mots. Si je suis destiné à écrire et que ma vie d'auteur, fortunée ou miséreuse, est déjà prédite, je possède toujours le fantasme de la maîtrise des mots.

Si le hasard n'est jamais qu'un destin qu'on ignore, j'aime autant qu'il soit élégamment énoncé.

La lecture commence

Par Samuel

La lecture commence.

Je m'amuse d'abord de ce ton enjoué qui arpente mes phrases. De tel accent un peu trop haut, de loin en loin, un peu trop bas. De toutes ces exubérances soudaines de la voix qui ôtent l'inflexion même de ma pensée. Puis elle me rappelle ces jeunes sopranes, italiennes, espagnoles, qui s'essayaient aux Ariettes oubliées: à cheval sur mes mots tant que le chant y est (du moins entendue).

Tant qu'une parole gauchement prononcée émerge de ce texte bourbeux, résonne.

Mais elle n'y doit pas jaillir. Mais, cette parole est mienne.

Elle s'en est saisie, en l'espace d'un instant, caprice d'une vieille prof, pour conter à tous, « amis » - camarades de classe – le début d'une histoire, la mienne.

Et m'y voilà tout autre. Une ombre à la surface, le fruit d'un hasard suspendu à ses lèvres.

Dans la salle pas un seul ne rit, pas un seul n'entend. Juste ce silence, appuyé par la dérive du syntagme. Rien qu'une évidence : mes mots ne sont pas moi.

Ils sont sur l'autre rive, une rive autre et immobile, où la parole se fige dans l'onde qui l'a pensée, où toutes les désinences du dire se greffent sur les ramures du réel.

Et sur cette rive il y a mon corps. (Enfin...)

Je l'imagine tout criblé de gouffres en sueur, plein de labyrinthes, de labyrinthes en flèches, de combles, de combles et d'échos, de la rumeur d'une fuite étouffée aussitôt – plein de braises creusées à la pointe du mot – un bétail insensible où la voix s'extravase tant que de lui se tire l'esprit qui le dicta.

Mue

Par Joan

Je me suis réveillée avec des fourmis dans les jambes. Comme un grouillement dans mes mollets, le genre de sensation à faire frissonner un mort.

J'ai frissonné ; quelques fourmis sont tombées.

En me relevant je déblayai les quelques pelletées de terre qui recouvraient paresseusement mon cadavre. Mes membres peinaient à bouger, tout putréfiés et bouffés par les vers qu'ils étaient. Indubitablement, la seule trace de vie qui restait en moi étaient les asticots qui se goinfraient de mes tripes.

Je me retournai, tentant vainement de rattraper un doigt s'étant détaché de ma main. La lune éclairait le cimetière et les tombes de marbre. La mienne, si on peut accorder à un trou hâtivement creusé, rempli et recouvert le nom de tombe, était surplombée d'une piteuse croix en bois pourrissant, sur lequel un nom presque inintelligible avait été inscrit. C'était une tombe honteuse même d'avoir été creusée, par une famille daignant à peine enterrer un fils qu'ils ne considéraient déjà plus comme le leur.

“Tu n'es pas mon fils.” Je sais maman, c'est bien là tout le problème. Je n'ai jamais été ton fils. Je me suis tuée à te le dire. J'ai crié, pleuré, supplié, j'ai tout tenté pour te le faire comprendre. Tu avais une fille, une fille qui cherchait juste à être acceptée, une fille qui a préféré se tailler les veines que d'endurer ne serait-ce qu'un jour de plus à être ton fils.

Mon regard retrouva l'inscription sur la stèle. C'était bien le nom de leur fils qu'ils avaient écrit. Leur nom. Ce putain de nom que je peinais à lire, mais qu'eux avaient pris le temps d'immortaliser. Le nom par lequel ils m'avaient oublié. Je renversai la croix d'un coup de pied rageur, manquant de près d'y perdre ledit pied.

Peu désireuse de faire connaissance avec feu mes nouveaux voisins, je tournai mon attention vers une fontaine un peu plus loin, au carrefour de quatre allées. Titubante, je m'en approchai puis m'assis au bord. C'est alors que je l'ai vue. Elle. La fille de ma mère.

Son teint blafard éclairé par la lune miroitait dans l'eau stagnante comme une statue de marbre. Ses yeux vitreux me fixaient. Elle était monstrueuse. Ses traits anguleux étaient

rendus grotesques par la putréfaction; sa mâchoire sévère et ses pommettes saillantes tiraient sur une peau sèche et livide, ses larges épaules retenaient de longs bras décharnés dont les mains aux quelques doigts manquants ressemblaient à des serres. Elle n'avait plus rien d'humain.

Pourtant c'était bien elle, et je ne pouvais la quitter des yeux. Je l'enviais. Quelle chance d'être un monstre. Elle était le plus indigne des fils, la plus hideuse des filles, celle dont la monstruosité se mue en beauté.

Je suis restée de longues heures à contempler le monstre à la surface ; elle me terrifiait, me fascinait. Elle était hideuse, mais elle était. Moi, pétrifiée par l'angoisse, putréfiée par le temps, je n'étais rien. Je n'avais jamais rien été, sinon une coquille vide, une chrysalide ratée, morte dans l'œuf. La peur d'être moi-même m'avait rongé de l'intérieur, et maintenant quoi? C'était au tour des asticots.

Je voulu crier. Un étrange râle s'échappa de ma gorge, comme étouffé par des chairs affaissées. Une vase visqueuse et malodorante s'écoula hors de ma bouche, dégoulinant par mes joues criblées de trous, et finit par se déverser dans le bassin. Aussitôt, la réflexion se troubla, et le monstre disparut dans les volutes de boue sous la surface.

Je cru mourir. Encore. Affolée, je remuais l'eau avec mes mains, creusant la vase, laissant la chair pourrie fondre de mes doigts, dans l'espoir de la voir resurgir des profondeurs. Mais je l'avais perdue, elle et sa magnifique hideur. Je me recroquevillai sur moi même, m'enfouis le visage dans ce qui restait de mes mains.

Alors, sous mes doigts-serres, je sentis mes pommettes. Je sentis ma mâchoire claquer dans le froid, laissant s'égoutter la vase. Et je compris que plus jamais je ne la retrouverais. Je me muerais en elle. Je serais Frankenstein et le Monstre, une femme construite par elle même, faite de tout ce qui est monstrueux ; j'offrirais au monde ma face hideuse, qui m'a tant fait honte, qui lui fait si peur, et j'en serais fière.

À l'horizon, la pâle lueur du jour se diffusait dans la brume. Je me redressai tant bien que mal et titubai vers la sortie du cimetière. Je poussai de tout le poids de mon cadavre sur le portail rouillé qui me séparait du monde.

Le portail céda. La route s'étendait devant moi. J'avais des fourmis dans les jambes.

Poèmes Par Garance

*

“dans cette nuit sans certitude d’aube”

Un papillon assourdissant vole dans le silence éphémère
L’inadapté bat de ses ailes de plomb qui s’effritent
Reflète de soi tordu sur la fenêtre éblouissante
Jeu de l’alchimiste, illusions de rayons, rien de possible ici sinon l’espoir désespéré
En bas le bitume gris-noir, rencontre brutale avec l’innocence coupable de la plume
En haut rien, rien, rien, que de l’air et des nuages et le sommet d’un gratte-ciel en béton armé
Décoré en papiers rectangulaires et verdâtres, richesse flottante
L’amour ne fait pas le poids face à l’armure et le fer vainc la liberté
Drapé dans sa dignité il s’enveloppe d’un rideau de détrit, courageuse stupidité
Des feuilles aux carreaux parfaits pour noter des chiffres et des nombres et des décimales
Merveilleuses colonnes toutes droites, stylo noir sur papier blanc sans tache
Un plat solitaire sur le toit d’un entrepôt désaffecté, des dessins à la bombe sur les murs
Taches de couleurs dans un monde gris
À l’aide
On ne voit plus les étoiles.

*

“en se croyant libres quand de robustes fers enserraient leurs poignets leurs chevilles leurs
cous et leurs esprits”

liberté de politesse
cage de bienséance
métal transparent et lisse
brillance de l’acier indestructible
mettez-le aux fers
au bûcher
condamné aux galères et au travail forcé
une rame de bois avec un clou au bout planté au sol
des bancs avec de la glue
les fers irritent la peau
marques rouges
éraflures béantes de cordes de chanvre
le nœud coulant est un serpent sans fin
murmures de sécurité dans un monde de fous
un fouet de promesses et de trahisons
lacérations déchirures plaies
mettez-le aux fers.

*

“Si c’était à refaire ? [...] Je l’aurais refait.”

Un point d’interrogation

Un tableau blanc, de l’encre noire mais pas effaçable, au son de roches qui dégringolent d’une falaise

Insupportable silence dans le ciel noir

Quelqu’un qui regarde dans le flot de miroirs et on se pose la question,

Trois petits points, réponse inconnue, il n’y en a pas besoin peut-être

Mais peut-être que si, peut-être qu’il en faut une

On demande à quelqu’un d’autre, et un regard vide

Silence douloureux d’yeux sans âme

Une ville de bois, un monde de fer

Cœur d’oiseau brisé, des ailes qui battent encore

Trois petits points, des crochets, hésitation vertigineuse de l’homme devant le monde vert

Un goût amer

Mais finalement tout est clair

Refaire, oui.

*

“Je le laissai et allai provoquer la nuit parisienne, son incandescence, ses flots de bière, sa joie pure, ses rires purs, sa drogue dure, ses illusions d’habiter l’éternité ou l’instant.”

Stupide fou et illuminé mais jeune et libre

Voilà ce que j’étais à jouer avec le feu comme ça

Libre, avant tout

La rue aux trottoirs presque noirs, la pluie ne peut que s’évaporer petit à petit

Chaleur glaciale qu’on éprouve quand on n’a pas de nom

Flamme de folie de conscience ou d’euphorie

On s’y brûle et on réessaie

On lave ses péchés et ses crimes avec l’eau de vie

Rouge, brune, ambrée, elle abreuve la jeunesse de joie

Elle désaltère la tristesse par la folie

Et ça suffira, ça devra suffire parce qu’il n’y a rien d’autre

Musique aux basses résonnantes

*

“Deux corps se parlent, s’entendent, se reconnaissent, puis, sans le vouloir, sans même s’en rendre compte, ils se jurent fidélité en silence.”

Des mets délicats, glace brisée sur les assiettes

Un baiser léger au coin de la lèvre, à peine une suggestion de lui-même

Des rires étouffés dans les couloirs, comme une luciole piégée dans la main

Une hanche qui soupire, chaude, brillante

On est nu et sincère mais seulement jusqu’au secret

Caché, comprimé, on essaie de l’estomper

Mais une porte tremblante qui claque puis un baiser de bois

Les cris qui se perdent dans les murs, tuyaux fondus

Puis les murmures évanescents au-dessus de la fumée de café

Des pâtisseries au miel pour soulager la voix meurtrie mais le cœur reste silencieux

Les nuages de poussière ne font pas d'arcs-en-ciel mais ils protègent les perles du temps
Une rose de grâce qui fane et qui sèche, souvenir sépia ou noir ou blanc d'un pétale persistant
Un anneau qui envoie un fil d'or pour attraper rattraper la veine rouge
Aériennes arabesques de frénésie, caresses lumineuses
Des coutures fermes en zigzags, morceaux de tissus assemblés et rapiécés
Cicatrices ineffaçables, rien de plus solide que cette peau de vie
Fruits de la passion et coquelicots parfaits d'un pré à l'herbe douce-amère
Un bouquet galérien au parfum d'amour

*

“Un beau jour, ainsi je fus seul sur une piste avec le fantôme de la musique et le souvenir
dissipé au vent de ma cavalière.”

Une nuit sans étoiles, un ciel sans lune, une gigue solitaire
Dans le château, une salle de bal, rires envolés de souvenirs de conversations
Lumineux lustre clair, des bougies en ronde, des torches en rang
Sol de mosaïque, des talons noirs qui claquent et qui résonnent sur les carrés colorés
Orchestre fantôme, pianos sans pianistes, un violon aux cordes d'avant
Mélodie sinistre et belle de bois flotté et de verre poli
Comme le son déchirant d'un coquillage qui meurt
Comme le gémissement de lui qui la cherche
Il et elle dansent, oubli tournoyant et sautillant
Main dans la main, une touche pudique au goût claironnant d'eau de roche
Limpide chant, mouvement fluide, cycle éternel et éphémère
Valse au goût de fleurs fanées
Danse non de feu mais de cendres
Polka couleur sépia
Souvenir aux couleurs vives, voler sans ailes
Pirouettes.

Sur le vieux pont en bois

Par Kenza

Sur le vieux pont en bois, Tania s'arrête souvent pour pleurer. Le courant court si vite au-dessous d'elle qu'il semble vouloir échapper à quelque chose. Souvent Tania se dit qu'elle voudrait s'enfuir avec lui.

Un soir sur le pont en bois un vent violent brisa une branche fragile et retarda sa rencontre avec l'eau. Lorsque le plongeon interminable s'acheva, le choc fit sursauter Tania, comme si elle n'était pas prête à ce que, naturellement, le fleuve prît la branche et l'engloutît.

Après le pont, Tania accélère toujours le pas, évite les rues sombres et n'ose s'arrêter qu'à quelques mètres de son immeuble. Elle ne le quitte jamais des yeux durant ses courses effrénées. Ce point qu'elle fixe au loin est la seule chose qui la maintient encore debout, car son corps seul s'abandonne aux aléas du vent, comme une barque fragile ballottée par les vagues. Les yeux rivés sur ce bâtiment, percé par la lumière, elle convoite cette terre qui apparaît à l'horizon. Mais la traversée, fidèle à elle-même, exigeante et cruelle, refuse le repos du voyageur qui attend désespérément de voir le jour se lever. Debout sur le trottoir, Tania est perdue et la lumière toujours absente. Seul le grand lampadaire dessine à son pied une tache très claire. Les bourrasques de vent la font vaciller à gauche puis à droite. En s'efforçant de rester ancrée, Tania se présente au monde dans une dangereuse verticalité. Les trajets durent parfois des heures, remplis de trous noirs et de souffles coupés ; ce sont des traversées.

J'ai réussi à tenir un jour de plus. N'es-tu pas fier de moi ? Ce soir quelqu'un m'a suivie sur le chemin, je n'en suis pas sûre. Je l'ai d'abord vu assis sur un banc, il me regardait. Puis plus loin sous le pont en bois qui est mal éclairé, j'ai senti sa présence. Rentrer chez moi devient de plus en plus compliqué tu sais ; si ça ne tenait qu'à moi je ne sortirais même plus.

Tania pose son crayon et reprend le *livre* caché sous l'oreiller. Quand elle le lit, ses lèvres miment parfois les mots. Quand elle s'arrête, elle fixe le plafond blanc pendant de longues minutes – le plafond de Tania est une grande toile vierge à moitié éclairée par le lampadaire au dehors. Elle y dessine des visages imaginaires, y peint des traits qu'elle n'a jamais vu –

Ce *livre* auquel elle croit l'obsède depuis un moment déjà. Sa couverture en cuir est un peu déchirée. Elle l'a tellement lu qu'elle le connaît par cœur, ce qui ne l'empêche pas de le recommencer.

Tania sait pertinemment que la littérature fait cohabiter des mondes. Des mondes qui ne devraient jamais se connaître. Le sien ne lui convenait pas, l'autre lui semblait attirant. Elle s'est perdue là où les moments de rêve enlacent les moments de vie.

La première fois que Tania l'a lu, elle n'a pas bougé pendant plusieurs jours. Assaillie par l'impression d'avoir déjà entendu ces mots. Un étrange sentiment de déjà-vu, un

peu flou, qui lui donne le vertige. Le nom de son auteur lui est complètement inconnu. Pourtant c'est sûr, elle l'a rencontré auparavant et le voit de temps en temps. Tania reprend son carnet pour se vider l'esprit, elle a envie de parler. Dans sa solitude profonde, il ne reste que l'écriture, comme moyen de substitution.

Il était au café mardi. Pas à sa place habituelle. Il s'est assis en face de moi. Il s'approche de plus en plus. Je crois qu'il apprécie nos rencontres.

Quelques jours plus tôt, Tania avait rendez-vous au café avec une amie. À vrai dire, elle ne la connaît pas bien. Les deux femmes se sont rencontrées cette année à l'université. Elles se sont assises à côté lors du premier cours de l'année, ont échangé leurs prénoms et leurs numéros, pour les cours, ou plus. Anna est un peu fascinée par Tania, par ses cheveux foncés et sa silhouette élancée. Ses traits portent le poids de la mélancolie et Anna trouve que cela lui donne un charme fou.

Ce jour-là, au café, les deux femmes se font face. Anna parle beaucoup, de tout et de n'importe quoi, de cinéma et de politique. Mais Tania ne l'écoute pas, car derrière son amie, sur la banquette rouge, un homme regarde par la fenêtre les gens qui passent. Posés devant lui, un carnet, un crayon et un café noir. Anna a l'air inquiète, elle fronce les sourcils. Le visage de Tania est tout pâle et elle tremble ; ses lèvres bougent, aucun son ne sort. Quand Anna tourne la tête, la banquette est vide. Au mur sont accrochés un poster délavé et un tableau d'un artiste médiocre qui est sûrement un client régulier.

Tu me lis

Par Elise

L'écrivain s'apprête à lire. Il est installé dans son fauteuil, ou dans son lit, sur un transat, ou sur un banc, il est peut-être même en train de siéger sur son trône, après tout, qui sait ? Il tient son texte entre les mains. Pas son texte à lui, son texte à elle, la nouvelle protégée de l'Araignée-mère. Les deux femmes se sont rencontrées quand il est parti au Sénégal, à la poursuite de sa chimère. Pendant son absence, une graine d'autrice qui n'avait encore rien écrit a germé dans le terreau fertile qu'est son précieux cercle d'artistes. « Tu devrais regarder ce qu'elle fait, je ne sais pas si tu vas aimer mais ça te fera du bien. Elle est vivante, elle, au moins. » lui dit la plantureuse Siga D en lui tendant le manuscrit. Friand de nouveaux récits, il l'a emporté avec lui sans trop y réfléchir. A présent, l'écrivain se trouve seul devant le texte écrit avec ses mots à elle. Il ne la connaît pas. Il ne sait rien d'elle si ce n'est son nom qui est inscrit sur l'en-tête. Peu importe, il oubliera son nom, il oubliera l'écrivain, il oubliera le reste : seul le texte compte, et peut-être qu'il l'oubliera aussi parmi la masse de textes qui ont peuplé sa vie sans la marquer. Il commence à lire. Comme ça, facilement, il se laisse porter par les mots, les images, la musique. Il lit sans savoir le nombre d'heures qu'elle a passées à choisir ces mots, ces images, cette musique, à pinailler pour une répétition ou une virgule de trop. Il ne sait pas qu'elle a écrit, supprimé, réécrit, supprimé, regretté d'avoir supprimé, réécrit, trouvé ça mauvais, génial, réécrit, peaufiné, supprimé, raccommoqué, suffoqué, écrit, crié, écriée, écrit, réécrit car c'est ce qui compte : écrire encore. Ce n'est plus un texte mais une poupée de chiffon blessée par une dissection abusive. Il ne le voit pas, il ne la devine pas, cachée entre les lignes, tapie dans l'ombre des mots.

Il ignore qu'elle s'est autant mis martel en tête parce qu'il occupait déjà la sienne. Lui, le lecteur idéal, connaisseur des deux revers de la page. Elle l'a choisi. Il ne la connaît pas mais elle, elle le connaît. Elle a lu tous ses textes, écouté toutes ses interviews, traqué la moindre piste. Il ne sait pas encore que, quand elle a écrit, elle a cherché la reconnaissance de cet homme-là, l'auteur un peu métaphysicien sur les bords qui s'amuse à explorer les terres broussailleuses de la littérature. « S'il approuve ce que je fais, s'est-elle dit, je pourrais voir plus grand ». Quoi de mieux qu'un jeune écrivain récemment primé, nouvelle coqueluche de la critique française, pour encourager la bleussaille ? Elle a écrit l'ego gonflé façon baudruche, essayant tant bien que mal d'étouffer cette ambition qui la ronge jusqu'à la moelle. Il faut lui plaire sans avoir l'air d'avoir voulu lui plaire, faire croire que l'on écrit pour la beauté du geste plutôt que pour l'admiration des autres. Finalement, elle a renoncé à cette hypocrisie, préférant au contraire grossir le trait en le visant directement. Un peu comme un diariste qui exposerait son journal soi-disant intime ouvert dans un endroit de passage, elle s'est trahie volontairement. Au début, il n'avait pas remarqué. Puis, il a commencé à se poser des questions, il se reconnaît un peu dans ce qu'il lit. Après, ça deviendra trop flagrant pour qu'il en doute : « Non seulement elle écrit pour moi mais en plus elle écrit sur moi ! ». Mais qui es-tu toi ? Es-tu sûr de t'appeler encore Diégane Latyr Faye ? Tu te demandes : Diégane ou Mohamed, de quelle peau t'ai-je fait prisonnier ? Je me suis fait un sang d'encre de te faire un sang d'encre, oui, de toi j'en fais de la chair à papier. N'aie pas peur. Continue de lire surtout, continue de lire et tu trouveras peut-être la sortie de mon labyrinthe.

Tu disais que l'écrivain déçoit inéluctablement l'enfant qu'il était.

Tu ne sais pas qu'avant de t'écrire, j'ai voulu tuer l'enfant. La petite fille que j'étais prenait trop de place. Je l'ai gobé tout rond elle, ses rêves et ses histoires. Il n'en reste plus que papier mâché. Seulement, l'enfant n'est pas morte, elle se terre encore au creux de mon

ventre, là, au chaud, blottie dans mes viscères. Ses récits remontent comme de l'acide. De là où elle est, elle réclame de l'attention, de l'attention, moi, mOI, MOI ! Il faut nourrir sa faim, sinon son « je » prendra toute la place, elle continuera son jeu et rira à m'en tordre les boyaux. A cause d'elle, je suis une femme-enfant trop jeune pour être enceinte de sa première histoire. Pourtant, le sang s'est tari. L'encre coule. Je pense: « Encore un nouveau projet qui finira par être avorté ».

Un peu malgré elle, elle est passée aux aveux, fichue énonciation. C'était nécessaire, elle le tient maintenant. Happé par ce qu'il vient de lire, le lecteur s'empresse de continuer. Il se laisse égarer par les coassements crasses et crades que crapote la crapoèteuse. Se sentant pousser des ailes aux pattes, elle ne peut s'empêcher de frimer avec ses procédés cracra. Elle dissimule ce qu'elle peut de sens sous le vernis du style. Gratter la couche supérieure ne suffira pas, tu dois être plus attentif. Garde une vision d'ensemble mais scrute le détail, fais attention, tu perdras ma trace car je prends soin de l'effacer. Comme Mossade, je me ferme-éthique (hermétique). J'accouche seule. Je construis mon dédale et maçonne à nouveau le quatrième mur. Les mots lui échappent, elle ne peut s'empêcher de franchir la barrière. Mais elle remet vite de la distance, heureusement qu'il n'est pas assez rapide pour combler le vide, pauvre lecteur recalé pour décalage.

Il ne sait pas qu'il n'est pas le seul, d'autres l'ont lue. Certains l'ont même entendue lire. Tous ont influencé l'écriture de ce texte à commencer par l'Araignée-mère :

« - Alors, t'en penses quoi ? C'est bien ?

- Moui, c'est risqué...

- Pourquoi ?

- Il risque de se reconnaître, non ? Et puis, toi tu ne te prends pas pour de la chiure de mouche...

- Disons que j'explore le rapport d'autorité entre celui qui écrit et celui qui lit.

- Oui, on peut dire ça oui... »

Actif, il lit. Passive, elle est lue. Effrayée, elle veut oublier que le sort de son texte ne dépend pas d'elle. Active, elle écrit. Passif, il est écrit. Elle choisit sa voix. Je fais parfois entendre la mienne mais jamais je ne pourrai saisir la tienne. Tu m'en veux ? A quoi penses-tu en ce moment même ? Ça m'obsède. C'est moi qui ne sais pas. Ça me tue. Nous sommes là, face à face, chacun à un bout du labyrinthe. Rendez-vous à la fin. Le seul moyen d'y parvenir est de nous enlever la peau. On s'épluche, on s'écorche à vif. Il ne reste rien, même pas les entrailles. Pourtant, nous n'en sommes que plus vivants. Nous n'étions personne, nous voilà personnages. « Il » est ton double, « elle » est le mien. Il est installé dans son fauteuil, ou dans son lit, sur un transat, ou sur un banc. Il finit son texte. Elle en commence un autre. Nous les laissons là.

Ils ne savent pas que tu viens de lire ma plus secrète mémoire.

Un corps sans matière

Par Anouk

"Par ce texte je t'assassine" - W

Ça aurait dû être écrit avant. Le reste aussi. J'ai compris une fois perdue dans les dédales.

Tu perdras la vie et je te prendrai ton souffle. Tu sais où tu vas. Je te prendrai même cela. Je ferai de toi un corps sans matière. Un corps sans vie. Le regard absent, un voile blanc translucide sur la pupille, le même sur le corps pour te border dans le bois froid sapin. Alors lis maintenant. Prends ta dernière inspiration et lis. Lis et ne t'arrête pas. Sinon tu auras perdu ta chance de comprendre aussi.

Plonge la tête sous l'eau. Ton corps flottera, corps sans matière. Tu ne vois pas que l'eau est chaude quand les yeux sont fermés ? Que le silence assourdissant est confortable là-dessous. Ferme les yeux. Plus de bruit, plus de couleur, n'est-ce pas beau le monochrome ? N'est-ce pas confortable ? Ce sera ton bois sapin. Etouffe-toi parce que l'aiguille ne t'attend pas. Ne t'attendra plus. Toi seul peut l'arrêter. Toi seul peut faire cesser l'écoulement du temps. En comprenant peut-être.

Avant que la goutte ne s'écrase, il faut tourner la page. Ou le sel cristallisera. Mais alors tourne. Tourne. Tourne en rond encore et encore. Plus vite. Tourne à en perdre l'équilibre. Tourne à en perdre le sens. Tourne pour en perdre l'essence. Tourne. Parce qu'elle ne se tournera pas seule. Ou arrache là. Arrache la page si elle ne veut pas tourner. Elle qui est déjà abîmée. Dont tu as déjà courbé le coin pour mieux la retrouver. Arrache la page pliée et oublie. Oublie qui tu es dans cette rue. Parce que tu ne le sais plus. Tu as perdu les sens à tourner. Le sol tangue comme sur un bateau. Tu t'es cru sous l'eau. Noyé par les vagues, tu t'effondres au sol. La tempête se calme. Mais je ne sais plus qui je suis. Un corps assis dans une rue. Vidé de son sel. Un corps sans matière, tout petit sous un lampadaire jaune, qui fait de l'ombre au goudron. Qui voudrait pleurer enfin.

Cette voix dans ma tête. Qui me répète quoi faire. Qui m'a fait tourner. Qui n'a jamais appris à se taire. Qui me connais mieux que je ne me connais moi-même. Cette voix qui partage mon sel. Qui connaît mes pensées. Qui connaît ma peine et qui saura la panser. Guéris-moi. Plonge-moi la tête sous l'eau s'il le faut, je ne respire déjà plus. Tu as volé mon souffle, tu as pris le contrôle de mon corps. Et tout ça pour quoi ? Vas-tu m'ôter la vie ? Je ne te la laisserai pas. Il ne me reste que ça. Une dernière inspiration pour tenir une nuit. Juste une. Vous vouliez voir ce que j'avais dans la tête, me voilà avachie au sol mais vivante. La tête qui tourne mais le cœur qui bat. La chamade. Vous vouliez de la vie en voilà, ça crache, ça pleure, ça rit, ça hurle, ça tourne. C'est bruyant et poisseux. Cette vie laide comme je l'admire. Retiens ton souffle pour voir ce que je vois. C'est la nuit qui parle.

Relève-toi, t'as l'air faible au sol comme ça. On dirait que la vie t'as vaincu alors que tu es en train de la défier. Décroche ta semelle du sol et avance. Pars en marchant si tu veux mais accélère. Accélère et cours. Cours sur la route. Frappe le goudron de toutes tes forces. Salis la paume de tes pieds et cours. Comme si tu étais nu. Cours vulnérable, les bras étendus alors que tu t'es arraché les plumes. Tu ne voleras pas ne t'en fais pas.

Je cours. Ne m'arrête pas. Mes poumons s'embrasent. Le sol m'embrasse. J'ai pris feu à vouloir fuir. Plus loin toujours. Parce que le miroir fait peur. Tu t'es vu ? Tu as vu tes yeux. Et tu penses savoir qui te regarde en face ? Tu reconnais le sourire ? Tu le trouves vrai ? Regarde bien. Cette personne qui te fixe. Qui sait tant de toi. Qui connaît ton intimité. Tu lui as tout dévoilé. Elle s'en servira contre toi. Elle te détruira par ce qu'elle sait. Il fallait fermer les yeux plus tôt. Maintenant je brûle. Je donnerai ma rétine aux flammes. Le reste est déjà fait de cendres et de sang. Miroir miroir, s'il te plaît cette fois réponds-moi. Montre-leur que tu parles.

Arrête de bouger, je vais vomir. Que le bruit cesse. Que le fruit sèche. Disparaître. Mais tu ne peux pas traverser le plafond. Et le sol tourne toujours même en allant tout droit.

Tu l'as écoutée et même elle t'a trahi. Tu t'es trahi seul. En croyant que tu n'étais qu'un. Mais en lisant ces mots, tu entends la voix. Qui n'est plus tienne. Qui est dans ta tête à te répéter quoi faire. A te crier de vivre. De défier le soleil s'il le faut, parce qu'il s'est couché avant toi. Mais tu avances, et la voix ne cessera que d'une manière. Sors du labyrinthe de l'inhumain ou reste perdu, sans corps. Vidé ou vivant ? N'essaye pas de suivre la lumière. Elle vient à toi. Lumière jaune face à moi, on se rencontre au milieu de la route, sans broncher. En un impact. N'est-ce pas beau le monochrome ?

« Il suffira d'une crise »

Par Héloïse

Un éclat argenté. Un poignard. Elle esquive et rend le coup. Un article passionné, incisif qui crée la polémique. Une plume vive, la sienne ou celle d'un allié. Une danse s'engage, un combat. Déloyal sans doute. Elle ne peut pas gagner, elle le sait bien. Au mieux, elle arrivera à un *statu quo*. Une petite victoire passagère si elle est vraiment douée, si elle a de la chance et que tous les éléments sont réunis, la prospérité, la paix, l'éducation, jusqu'à la prochaine guerre, jusqu'à la prochaine crise politique, économique ou religieuse. Cela suffira à tout remettre en question, à effacer des années d'efforts. On assassinera non seulement leurs grandes figures (mais c'est déjà le cas, aujourd'hui comme par le passé), les héros et héroïnes de leur bataille, sous un déluge de balles ou d'insultes, mais les autres aussi, ceux dont le seul crime a été de vivre, de se chercher beaucoup, de se trouver un peu et parfois de le dire – de le dire seulement, pas de le crier à la face du monde, souvent même de le chuchoter en s'assurant avec méfiance que nul ne les entendait - à un collègue, une amie, un parent, bêtement, imprudents qu'ils étaient lorsqu'ils ont affiché leur vie privée dans le journal local. Ce n'était pas grand-chose pourtant, un simple entrefilet, une annonce de mariage, l'accueil d'un enfant, un baptême. On dira : « ces gens-là » avec dégoût. On sanctionnera plus durement leur moindre écart. On enverra les plus jeunes dans des « centres », « des groupes de parole ». Pour les aider, bien sûr. Ils auront à faire deux fois plus d'efforts pour s'élever à la hauteur de autres, et même ainsi ils ne seront toujours pas assez. On s'en prendra à leurs gosses, parce que quelle victime plus facile qu'un enfant ? On les regardera avec pitié et suspicion: « pauvres petits », « ce n'est pas de votre faute après tout, si vos parents étaient un peu... Enfin, comment vouliez-vous qu'ils soient élevés normalement ? ». On censura leurs livres, leurs chansons, on les effacera de l'histoire, condamnant de nouvelles générations à errer dans l'obscurité, à se perdre face à l'absence de modèle. Ils mourront, bien sûr, il paraît que ce sont des choses qui arrivent quand on est vivant. Seulement eux courent le risque de mourir plus jeunes. De mourir plusieurs fois, à cause des mots, les mots toujours, ceux qui blessent. A cause de la porte qui se ferme, de la maison dans laquelle ils ne reviendront pas, des lettres pour expliquer (expliquer quoi ?), pour comprendre (mais comment comprendre la peur de ce qu'on ne comprend pas ?), pour réparer (est-ce seulement possible ?), pour s'excuser (comme si c'était de leur faute !), pour pardonner (on ne veut pas de leur pardon), pour annoncer une bonne nouvelle (bonne pour qui ?) ou une mauvaise (mais après tout c'est leur punition, ce qu'ils méritent, n'est-ce pas ? A quoi pouvaient-ils s'attendre d'autre ?), ces lettres qui resteront sans réponse, à cause des lois, à cause des coups et des balles, à cause d'un licenciement abusif, à cause de difficultés pour les paperasses, à cause d'un nom mal renseigné, d'un mauvais pronom, espérant que ce ne soit qu'une erreur mais cela fait déjà mal, cette erreur de plus, cette erreur de trop (« Je fais déjà beaucoup d'efforts, tu m'en demandes tellement », leur répliquera-t-on), et peut-être qu'il s'agira d'un acte délibéré (comment savoir ?), à cause de l'accumulation de petits riens, de réflexions pas vraiment méchantes (« ça va passer, tu entres à peine dans l'adolescence »), juste ignorantes, dont ils ne peuvent pas réellement se plaindre parce que sinon ils se révolteraient contre tout (peut-être faut-il se révolter contre tout ?) et ce serait trop dur, alors ils ont dû apprendre (n'est-ce pas aux autres d'apprendre ?) à encaisser, à expliquer poliment sans s'énerver (on dira « extrémiste » sinon, « tu exagères », « c'était une plaisanterie, tu vois le mal partout » mais comment ne pas le voir quand on est terrorisé à l'idée de sortir dans la rue ou de rentrer chez soi ?), à se taire, voire à rire, à cause de toutes les fois où on niera leur existence d'un haussement d'épaule, où on ne les prendra pas au sérieux, où on retournera la faute contre

eux (« Comment pourrais-je savoir si tu ne m'expliques pas ? » mais on change de sujet quand ils essayent. Vous ne nous écoutez pas). Ils mourront à cause de... Ils mourront même après leur mort, quand on dégradera leur sépulture, quand la foule déchaînée se rendra dans le cimetière pour déterrer leur corps. Ils mourront aussi un peu quand ils liront ou entendront le nom de leurs défunts: Oscar, Virginia, Lili, Alan, Dinah, Harvey, Amadou, Marsha, Nancy, ces jeunes et moins jeunes le 12 juin 2016 à Orlando, tous ceux qui sont partis on ne sait où et qui ne sont jamais revenus parce qu'ils ont dit « cela suffit », ou parce qu'ils étaient au mauvais endroit, au mauvais moment... la liste est si longue. Ils penseront « ça aurait pu être moi » avec colère, soulagement, culpabilité. Et quelque part, c'est eux un peu. Ils mourront socialement, politiquement, religieusement, économiquement, administrativement et physiquement. Les façons de mourir sont infinies pour eux. On dira que « tout ce qui se passe en ce moment » est de leur faute, parce que, bien-sûr, c'est tellement plus facile. On tape toujours sur ceux qu'on ne comprend pas (mais on ne cherche pas vraiment à les comprendre), sur les moins nombreux, pas vrai ? Alors, elle lutte pour elle, pour eux surtout (pour sécher les larmes sur les joues de son frère, pour que ceux qui s'en sont pris à son ami.e soient punis, pour serrer cette fille dans ses bras et sourire en la voyant sourire), pour que la mémoire de ceux du passé soit réhabilitée (des excuses officielles, des compensations peut-être, sortir un peu de l'invisibilité, peu importe), pour que ceux du présent puissent être libres (je veux être libre !), pour que ceux du futur vivent dans un monde un peu différent (vous n'aurez plus peur). Elle sait que c'est vain, qu'on la tuera elle aussi un jour, le coup de poignard ou l'article assassin l'achèveront (les façons de mourir sont infinies pour eux) et elle est si fatiguée déjà alors qu'elle n'a pas vingt ans, qu'il suffira d'une crise, pour régresser, pour tout perdre, rien n'est jamais acquis, elle doit rester vigilante. Et pourtant... Pourtant si elle permet à quelques-uns de se trouver un peu, de se réveiller sans crainte du jour qui s'annonce, de vivre peut-être, si elle sauve ne serait-ce qu'une personne, cela n'aura pas été si inutile. Et puis, les esprits changent, c'est lent, elle ne le nie pas, elle doute de le voir mais qui vit aujourd'hui comme il y a dix siècles donc peut-être que s'ils continuent, ils parviendront à imposer durablement un système de valeurs qui ne les mettra pas à terre ? Alors elle se bat, esquive et rend le coup. Rend coup pour coup. Et espère, toujours.

Être entièrement sienne par W.

- Baise moi.

Sa langue dansait sur mon clitoris lorsque je prononçais ces mots. Ça peut manquer de romantisme je l'admets. J'aurais pu dire « Fais-moi l'amour ». Ça aurait été plus acceptable. Mais je voulais qu'elle me baise. Brutalement. Machinalement. Je voulais être un objet pour elle. Ne plus être moi. Être entièrement sienne.

À vrai dire, peu de gens savent faire l'amour. Ce n'est pas ce qu'ils recherchent. Je ne sais pas si ça a déjà été le but dans les relations sexuelles. Ce serait hypocrite de dire que le sexe c'est de l'amour, c'est juste du cul. On veut baiser sans penser à l'autre. Égoïstement. Baiser pour oublier qu'on existe. Et pour exister plus fort que jamais. Je baise donc j'existe. Disparaître de la réalité le temps d'une fusion de corps. Alors oui je voulais qu'elle me baise.

Je l'avais pourtant aimé. J'avais déjà voulu qu'elle me fasse l'Amour. Avec un A majuscule. J'étais follement Amoureuse d'Elle. Tel n'était plus le cas. Mais je continuais de profiter de ses mains partout sur moi, en moi. Je contemplais son regard, l'œuvre d'art qu'elle était et celle qu'elle créait lorsque ses lèvres parcouraient ma peau d'argile. J'étais maintenant amoureuse de cette douleur passion. Et quelque part, je l'aimais Elle. Parce qu'elle me faisait Vivre. Vivre c'est ressentir. Parfois trop. L'Amour est alors le plus grand piège de l'Univers. Je l'avais aimé follement, intensément. J'attendais presque le mur qui viendrait remplacer cet amour par le désespoir. Car j'aime l'Amour pour son tout, non parce qu'il m'apporte un extrême bonheur mais sûrement parce qu'il s'accompagne d'une extrême tristesse. Et je recherchais le grandiose des émotions, pas le grandiose du bonheur.

Je tiens ses cheveux pour faciliter sa cruelle chorégraphie quand la sensation s'intensifie. J'accompagne son mouvement de mon bassin. Je la guide pour l'amener encore un peu plus en moi. Je veux qu'elle m'engloutisse. Je veux être toute à elle. Être Elle. Je me retiens de crier en me mordant la lèvre inférieure et je m'accroche aux draps comme si ma vie en dépendait. Elle me jette son fameux regard rempli de satisfaction, celui que je connais par cœur, et esquisse un sourire. Elle me torture. Me menace. Sa langue sur mon sexe comme un flingue sur ma tempe. Elle sait comme elle me fait du mal. Elle sait que chacun de ses baisers me lacère. Et elle adore ça. Mais faire saigner mon âme ne lui suffit pas. Elle laisse son empreinte par ces marques sur mes cuisses, dans mon dos, dans mon cou. Ces marques apparaissent quand elle m'étrangle, me griffe, quand elle me vampirise. Quelle jolie souffrance. Et quoi de plus vivant que le sang ?

Je pense que la mort ressemble à un orgasme.

En attendant il faut vivre. Vivre même si la bouillie rouge dégouline sur la tempe. Mais je préfère quand mon esprit saigne. Quand ses paumes le frappent de son désir. C'est bien plus beau. Et c'est surtout plus violent. Jamais aucune souffrance ne sera telle que celle d'un amant qui nous tue.

- Retourne toi.

Je m'exécute. Elle se glisse sous moi, son visage face à ma corde sensible. Ses doigts agrippent mes fesses. Ses ongles se plantent dans ma chair. Elle me déguste. Me savoure. À

cet instant je pense qu'elle est insatiable, elle ne s'arrêtera jamais. Elle me consume.

Si la mort ressemble à un orgasme, alors la vie ressemble à une putain de partie de jambes en l'air. C'est pour ça que ça part autant en couilles. Y'en a partout, ça va dans tous les sens. Pour certains, la vie c'est carrément une partouze. Ils se noient dans tous ses fluides, dans cet amas de membres. Comment voulez-vous qu'on distingue notre propre corps quand on a des jambes sur les épaules, des bras sur le ventre et des visages entre les cuisses ? Ça expliquerait aussi pourquoi nombreux sont ceux qui ne nous voient que comme des trous du cul. Ça expliquerait tout.

La solitude. Cette solitude qui nous parasite. Qui nous dévore de l'intérieur. Je me sens si seule quand je baise. C'est vraiment ça le plus assassin. On se retrouve face à soi, face à notre propre être complètement nu, complètement vulnérable. On devient une matérialité entièrement sensible. Pourquoi réfléchir si je sens ? Je sens ses doigts qui caressent mes seins comme pour pouvoir atteindre directement mon cœur. Je sens le parfum de sa taille, cette drogue qui m'asservit. Je suis son esclave. Elle est mon bourreau. Je vois ses yeux, ses prunelles noires qui viennent foutre le bordel dans mon univers. Magnifique chaos. J'entends son souffle, ce mistral qui dévaste tout sur son passage. Et surtout je goûte sa bouche empoisonnée qui porte le coup fatal.

La souffrance. Cette souffrance dans le plaisir. Ou le plaisir dans la souffrance. Je ne sais pas trop. Les deux coexistent. Mais c'est toujours la Vie qui gagne. Même dans la Mort. Il faut vivre toujours plus grand. Vivre à en perdre tous les sens. Vivre à en perdre son essence quand le sexe est fini. Vivre à en oublier qu'on existe. Si on vit assez fort, on deviendra éternels. Si je continue avec elle c'est aussi que j'aime sa douleur. Je ne pourrai apprécier la Vie si elle n'était pas une vie de chaos. Est-ce que je veux vraiment guérir d'elle ? Vivre justement pour ce désir de la Mort. Vivre toujours plus fort pour que la péremption n'en soit que plus belle. Mourir Grandiose. Je mourrai quand la terre tremblera et que le vertige me prendra.

Elle remonte pour venir m'embrasser. Elle descend dans mon cou. Je veux vivre. Mes épaules. Ma douleur sera plus forte que n'importe quelle autre. Mes seins. Rouge douleur. Ma taille. Noir chaos. Mes hanches. Je serai la plus vivante de toute cette putain de planète. Mes cuisses. Je serai éternelle. Mon sexe. Je vivrai à en transcender la vie même. Mon sexe. « Vivre majuscule »*. Mon sexe. VIVRE.

- Mmmhh

Je meurs.

W.

* Anouk